VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SEPTIEME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le Dauphin, *le* Swallow *& l'*Endeavour;

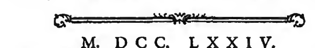
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT et NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.



M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771,

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaisseau du Roi l'*Endeavour.



LIVRE III.

CHAPITRE III.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la Trinité *à la Rivière* Endeavour.

JUSQU'ICI nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse — ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cens milles, cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étoient des monumens de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connoître le malheur, & c'est pour cela que nous avons appellé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions apperçue au Nord.

CE cap gît au $16^d\ 6'$ de latitude S. & au $214^d\ 39'$ de longitude O. Nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de 14 à 12 & 10 brasses d'eau : nous découvrîmes au large deux isles situées au 16^d de latitude

S. à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restoit au N. ¼ N. O. ½ O., & nous avions au N. ½ O. deux isles basses, & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E ¼ E., car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux isles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair

ANN. 1770. Juin.

de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 brasses; mais pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 brasses; comme cette profondeur continuoit, les Officiers quittèrent le tillac fort tranquillement & allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de 20 à 17 brasses, & avant qu'on pût re-

jetter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les visages exprimoient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures & demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur le champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du

ANN. 1770. Juin.

vaiſſeau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté ſur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui ſe trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 braſſes d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaiſſeau avoit touché le cap au N. E., & à environ trente verges à ſtribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12 braſſes. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à ſtribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec ſon cable dans le bateau, & on alloit la jetter du même côté; mais en ſondant une ſeconde fois autour du vaiſſeau, l'eau ſe trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de

toutes nos forces au cabeſtan, dans l'eſpoir de remettre à flot le vaiſſeau ſi nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce tems il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de ſorte que nous avions de la peine à nous tenir ſur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fauſſe quille, & à chaque inſtant la mer ſe préparoit à nous engloutir. Nous n'avions d'autre reſſource que d'alléger le vaiſſeau, & nous avions perdu l'occaſion de tirer de cet expédient le plus grand avantage, car malheureuſement nous échouâmes à la marée haute, & elle étoit alors conſidérablement diminuée; ainſi en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avoit

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

perdu en tombant, nous ne nous ſerions trouvé que dans le même état où nous étions au premier inſtant de l'accident. Le ſeul avantage que nous procuroit cette circonſtance, c'eſt que la marée montante ſoulevant le vaiſſeau ſur les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions quelque eſpoir ſur la marée ſuivante, mais il étoit incertain que le bâtiment pût tenir juſqu'alors; d'autant plus que le rocher grattoit ſa quille ſous l'épaule du ſtribord, avec une ſi grande force qu'on entendoit le ratiſſement de la cale de l'avant; notre ſituation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'oſions eſpérer. Les pompes travaillèrent ſur le champ; nous n'avions que ſix canons ſur le tillac; nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude poſſible, ainſi que

notre lest de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchoit presque de la gaieté, & sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement: nos matelots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort sembloit si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelqu'empire qu'elle eût.

ENFIN la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule isle sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire

Ann. 1770. Juin.

pour nous tranſporter enſuite ſur la grande terre, en cas que le vaiſſeau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'aſſez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaiſſeau à flot; nous reſſentîmes une douleur & une ſurpriſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, lorſque nous vîmes qu'il ne flottoit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'euſſions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une auſſi grande hauteur que celle de la nuit: nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout ce qui ne nous étoit point abſolument néceſſaire.

Jusqu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau ; mais à mesure que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que deux pompes, travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, & la pinasse, qui étoit sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche; l'un à stribord, & l'autre directement à la poupe ; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devions nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable qui étoit entre lui & les ancres, on pût

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770. Juin.

le remettre au large & le détacher du banc de rochers ſur lequel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous obſervâmes que la marée commençoit à monter; mais nous remarquâmes en même tems que la voie d'eau faiſoit des progrès allarmans, de ſorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureuſement il n'y eut qu'une qui fut en état de travailler: trois pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau avoit ſi fort augmenté que nous imaginions que le vaiſſeau alloit couler à fond, dès qu'il ceſſeroit d'être ſoutenu par le rocher. Cette ſituation étoit effrayante, & nous regardions l'inſtant où le vaiſſeau ſeroit remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre deſtruction : nous ſavions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la criſe fatale arriveroit, comme il n'y

auroit plus ni commandement ni ſubordination, il s'enſuivroit probablement une conteſtation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage même & nous feroit périr par les mains les uns des autres; cependant nous ſavions très-bien que ſi on en laiſſoit quelques-uns à bord, ils auroient vraiſemblablement moins à ſouffrir en périſſant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, ſans aucune défenſe contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu ſuffiroient à peine pour leur procurer la nourriture; & que quand même ceux-ci trouveroient des moyens de ſubſiſter, ils ſeroient condamnés à languir le reſte de leurs jours dans un déſert horrible, ſans eſpoir de goûter jamais les conſolations de la vie domeſtique, ſéparés de tout commerce avec les hommes, on en excepte des Sauvages nuds qui paſſoient leur vie à chercher quelque

Ann. 1770. Juin.

proie dans cette ſolitude, & qui étoient peut-être les hommes les plus groſſiers & les moins civiliſés de la terre.

La mort ne s'eſt jamais montrée dans toutes ſes horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre ſort, approchoit, chacun vit ſes propres ſentimens peints ſur le viſage de ſes compagnons; cependant tous les hommes qu'on put épargner ſur le ſervice des pompes, ſe préparèrent à travailler au cabeſtan & au vindas, & le vaiſſeau flottant ſur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque ſatisfaction à voir qu'il ne faiſoit pas alors plus d'eau que quand il étoit ſur le rocher; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avoit gagné ſur les

pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives & perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abbatement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou si minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé & qu'ils étoient épuisés à leur tour, ils se jettoient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevoient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer

ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire eſt appellé *la carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un eſpace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, juſqu'alors avoit meſuré la hauteur de l'eau, ne l'avoit priſe que ſur la carlingue & avoit fait ſon rapport en conſéquence ; mais celui qui le remplaça pour le même ſervice, la meſura ſur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes, ſur les pompes, dix-huit pouces, différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur: à cette nouvelle le plus intrépide fut ſur le point de renoncer à ſon travail ainſi qu'à ſes eſpérances, ce qui auroit bientôt jetté tout l'équipage dans la confuſion du déſeſpoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occaſion la cauſe de notre ſalut: l'erreur fut bien-

tôt

tôt découverte, & la joie subite que reſſentit chacun de nous en trouvant que ſon état n'étoit pas auſſi dangereux qu'il l'avoit craint, fut une eſpèce d'enchantement qui ſembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine reſtoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet eſpoir, mal-fondés, inſpirèrent une nouvelle vigueur; & quoique notre état fût le même que lorſque nos gens rallentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné conſidérablement ſur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaiſſeau dans quelque havre, comme d'un projet ſur lequel il n'y avoit pas à balancer; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue &

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

la seconde ancre, mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper le cable; nous perdîmes aussi le cablé de l'ancre de toue parmi les rochers; mais dans notre situation, ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au S. E.; & à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il étoit cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans: dans cet état M. Monkhouse, un des Of-

ficiers de poupe, vint à moi & me propoſa un expédient dont il s'étoit ſervi à bord d'un vaiſſeau marchand, qui, ayant une voie qui faiſoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené ſain & ſauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaiſſeau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer ſon bâtiment, quoiqu'il connût ſon état, ne croyant pas qu'il fût néceſſaire de boucher autrement ſa voie d'eau. Je n'héſitai point à laiſſer à M. Monkhouſe le ſoin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette;* quatre ou cinq perſonnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération: il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé enſemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua ſur la voile auſſi légèrement qu'il lui fut poſſible, & ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet évènement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presqu'autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans

quelque havre, ou d'une isle ou d'un continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnoissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit, chacun, maître de soi, faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumul-

tueuse de la terreur & de la sombre létargie du désespoir.

ANN. 1770. Juin.

SUR ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'E. S. E., nous dressâmes le grand mât de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12), quand nous mîmes à l'ancre, par 17 brasses, à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

CE banc de rochers ou ce bas-fond, gît au 15d 45′ de latitude S., & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande;* ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, sur-tout au Nord, & nous en avons vu un autre au Sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des sondes si inégales, environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond

eſt toujours au-deſſus de l'eau & a l'apparence d'un ſable blanc; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, eſt auſſi à ſec à la marée baſſe, il conſiſte en cet endroit de pierres de ſable, mais tout le reſte eſt un rocher de corail.

TANDIS que nous étions à l'ancre pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaiſſeau faiſoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçoit pourtant pas un danger prochain, & à ſix heures du matin du 13, nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite briſe du S. S. E., en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous paſsâmes tout près & en dehors de deux petites iſles ſituées au 15^{d} 41$'$ de latitude S., & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; je les appellai *Hope Iſlands*, (*Iſles de l'Eſpérance*) parce que dans notre danger, le dernier

objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, auroit été d'y aborder. A midi nous étions à environ trois lieues de la terre, & au $15^{d}\ 37'$ de latitude S.; la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue, nous restoit au N. 30 O., & les *Isles de l'Espérance* s'étendoient du S. 30 E. au S. 40 E. La sonde rapportoit alors douze brasses, & nous avions plusieurs bancs de sable en dehors de nous; à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté; mais afin d'être prêts à tout évènement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette: l'après-midi, ayant une petite brise du S. E. ¼ E., j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où nous pussions nous radouber & remettre le vaisseau en estive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & nous lou-

voyâmes tandis que les bateaux l'examinoient; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'étoit pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme il y avoit plusieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre brasses à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du N. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. La pinasse étoit toujours en mer avec un des contremaîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-dessous du vent, il avoit précisément découvert un havre convenable, où il y avoit assez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

ANN. 1770. Juin.

EN conséquence de cette découverte, je levai l'ancre à six heures du matin, du 14, & après avoir

ANN. 1770. Juin.

détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler: heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refusé de prendre le vent: notre situation n'étoit pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille

Ann. 1770. Juin.

de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir ; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit très-propre à l'usage que j'en voulois faire ; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi notre latitude étoit de $15^{d}\ 26'$ S. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre ; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont, nous désenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites ; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré, & nous désagréâmes la vergue de civa-

ANN. 1770. Juin.

dière, dans la vue d'alléger l'avant du vaiſſeau autant qu'il ſeroit poſſible, afin de pouvoir parvenir à ſa voie d'eau, que nous ſupposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance ineſpérée, nous n'avions pas oublié que notre conſervation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poſte toute la journée du 15 : le 16, il ſe modéra ; & ſur les ſix heures du matin nous virâmes à pic, dans le deſſein de mettre à la voile, mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entrepriſe & de filer de nouveau le cable. Il faut obſerver que la briſe de mer qui ſouffloit très-frais, quand nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force preſque tous les jours que nous y reſtâmes : nous n'eûmes calme que pendant que nous étions ſur le rocher & une autre fois ; le vent même qui nous porta ſur la côte, s'il s'étoit levé dans le tems de

notre détreſſe, auroit certainement mis notre bâtiment en pièces. Le ſoir de la veille, nous avions apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de reſter quelque tems dans cet endroit, nous ne déſeſpérions pas de faire connoiſſance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux ſur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchoient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent deux feux, mais il nous fut impoſſible de deviner quelle étoit leur intention. ANN. 1770. Juin.

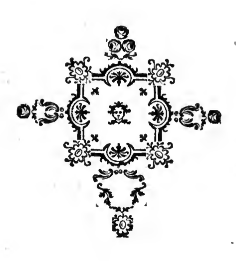
LE ſcorbut commença alors à ſe manifeſter parmi nous avec des ſymptômes très-effrayans: notre pauvre Otahitien, Tupia, qui ſe plaignoit depuis quelque tems que ſes gencives étoient malades & enflées, & qui, ſuivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon,

ANN. 1770. Juin.

avoit alors des boutons livides ſur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous nos remèdes parmi leſquels on lui avoit adminiſtré ſur-tout du quinquina. La ſanté de M. Green, notre aſtronome, s'affoibliſſoit, & ces circonſtances entre pluſieurs autres nous faiſoient deſirer impatiemment d'aller à terre.

LE matin, du 17, quoique la briſe fût toujours fraîche, nous nous haſardâmes à lever l'ancre & pouſſer la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaiſſeau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première, ſans peine, mais la ſeconde il tint fortement. Nous abbatîmes la vergue de miſaine, les petits mâts de hune & les boute-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaiſſeau : heureuſement la marée montoit, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment

flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, &, après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au Sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hansières. ANN. 1770. Juin.





CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes sur la Rivière Endeavour *pendant qu'on y radouboit le Vaisseau. Description du Pays adjacent, de ses Habitans & de ses productions.*

ANN. 1770. Juin.

LE matin, du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage; la côte étoit si escarpée, que le bâtiment flottoit à vingt pieds de distance de la grève : nous dresſâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades & l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vuides & une partie de l'équippement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la seine,

seine, dans l'espoir de nous procurer quelques poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre; elle ne présentoit pas un coup-d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages; la terre basse près de la rivière étoit entièrement couverte de paletuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être par-tout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes, & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons à coquille; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia qui s'occupoit à pêcher à la ligne, & qui vivoit uniquement du produit de sa pêche, recouvra bientôt sa santé, mais M. Green étoit toujours fort mal. ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

LE lendemain au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle, & je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des cables & le reste de l'équippement & du lest que renfermoit la calle. L'après-midi, on en sortit en outre tout le bagage des Officiers & les futailles; de sorte qu'il n'y restoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge, & le Serrurier & son aide travaillèrent à faire des clous & les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté; il trouva qu'il consistoit principalement en collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade, de grandes troupes de pigeons & de corneilles; il tua plusieurs des pre-

miers oiſeaux qui étoient extrêmement beaux, mais les corneilles, qui ſont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient ſi ſauvages qu'il ne put pas les approcher aſſez pour les tirer. ANN. 1770. Juin.

LE 20, nous débarquâmes la poudre & nous vuidâmes la calle du leſt de pierre & du bois, & après cet allégement le vaiſſeau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant, & treize pieds à l'arrière. Je crus que cette diminution, jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arrière, ſeroit ſuffiſante, car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais, dès qu'on eut ôté les charbons de deſſus la voie d'eau, nous entendîmes l'eau qui ſe précipitoit un peu à l'arrière du mât de miſaine, à environ trois pieds de la quille; ce

ANN. 1770. Juin.

qui me détermina à vuider entièrement la calle. Le soir, M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le lendemain au matin, 21, nous nous mîmes de bonne heure à l'ouvrage, & à quatre heures de l'après-midi, nous avions sorti tous les charbons & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande & arrêter sa voie d'eau: il tiroit alors sept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, & treize pieds six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant

du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte. ANN. 1770. Juin.

LE 22, à deux heures du matin, le jusant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaison un peu devant les cadences de l'avant de stribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il auroit été absolument impos-

Ann. 1770. Juin.

ſible de le ſauver ; ſa conſervation dépendit d'une autre circonſtance qui eſt encore plus remarquable. L'un des trous étoit aſſez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il ſe trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit reſté engagé ; de ſorte que la ſeule eau, qui paſſoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné ſur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui ſeroit arrivé ſi la brèche n'avoit été remplie par rien : nous reconnûmes auſſi que pluſieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un paſſage entre les couples, & avoient preſque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laiſſée ouverte ; en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort

endommagée; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas-bord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, & effectivement nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battoit contre les rochers; le reste étoit aussi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas assez pour causer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçus à l'arrière, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puisqu'il entroit peu d'eau dans la calle, lorsque la marée basse se trouvoit au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entre-

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

faites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la rivivière afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Le lendemain au matin, 23, je dépêchai un bateau pour jetter la seine, mais à midi, ils ne rapportèrent que trois poissons, quoique nous en vissions un grand nombre sauter aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radouber le côté du stribord; à neuf heures du soir, nous mîmes le vaisseau sur l'autre côté & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Presque toutes les personnes de l'équipage, virent ce même

jour l'animal dont les chaſſeurs avoient fait la deſcription la veille, & un des matelots qui venoit de roder dans les bois, nous dit à ſon retour qu'il croyoit ſincèrement avoir vu le diable ; nous lui demandâmes ſous quelle forme il lui avoit apparu, il nous donna ſa réponſe d'un ſtyle ſi ſingulier que je vais rapporter ſes propres paroles. « Il étoit, dit-il, auſſi gros qu'un » gallon (*a*) & lui reſſembloit beau- » coup ; il avoit des cornes & des » aîles, cependant il ſe traînoit ſi » lentement dans l'herbe, que ſi je » n'avois pas eu peur, j'aurois pu le » toucher ». Nous découvrîmes bientôt que cet objet formidable étoit une chauve-ſouris ; il faut convenir que les chauve-ſouris ont ici une figure effrayante, car elles ſont preſque entièrement noires & auſſi groſſes qu'une perdrix. Il eſt vrai qu'elles

(*a*) Meſure d'Angleterre qui contient 231 pouces cubes (Anglois).

ANN. 1770. Juin.

n'ont point de cornes, mais l'imagination d'un homme qui croyoit voir le diable, pouvoit aiſément ſuppléer à ce défaut.

LE 24, dès le grand matin, les charpentiers commencèrent à raccommoder le doublage au-deſſous du bas-bord, où nous trouvâmes deux planches preſqu'à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement, chercher des rafraîchiſſemens pour les malades; ils revinrent vers le midi, & rapportèrent un petit nombre de choux palmiſtes & des fruits du plane ſauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'euſſe jamais vus, & la chair, quoique d'un aſſez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin à peu de diſtance du vaiſſeau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit ſi ſouvent. Il étoit d'une légère

couleur de ſouris, & il reſſembloit beaucoup par la groſſeur & la figure à un lévrier ; il avoit auſſi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer ; & je l'aurois pris pour un chien ſauvage, ſi au lieu de courir, il n'avoit pas ſauté comme un lièvre ou un daim. On diſoit que ſes jambes étoient très-minces, & la trace de ſon pied ſemblable à celui d'une chèvre ; mais l'herbe étoit ſi élevée dans l'endroit où je l'apperçus qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de ſon pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il penſa que ſon eſpèce étoit encore inconnue.

APRÈS que le vaiſſeau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entroit ſe retiroit vers la proue, de façon qu'il étoit à ſec à l'avant & avoit neuf pieds d'eau à l'arrière. Comme on ne pou-

ANN. 1770. Juin.

voit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit, je profitai le soir de la marée basse, & je fis descendre au-dessous le Maître & deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du bas-bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaison dans la partie correspondante au grand mât & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée, mais ils convinrent qu'ils n'avoient point reçu d'autre dommage important. La perte seule du doublage étoit un grand malheur, parce que les vers pouvoient attaquer la quille, ce qui nous exposeroit à beaucoup d'inconvéniens & de dangers; mais comme je n'y voyois de remède que de mettre le bâtiment à la bande, & que cette opération, en supposant qu'elle fût praticable, demandoit un travail immense & un tems fort long, je fus obligé de me contenter de ce que nous avions fait.

Cependant les charpentiers continuèrent dans la ſoirée, à calfater au-deſſous de la quille, juſqu'à ce que la marée interrompît leur ouvrage. La marée du matin ne deſcendit pas aſſez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le juſant n'étoient conſidérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainſi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions ſur le rocher. La poſition du vaiſſeau qui rejettoit l'eau à l'arrière, fut très-près de priver les ſciences de toutes les connoiſſances que M. Banks avoit raſſemblées au prix de tant de travaux & de périls. Il avoit dépoſé la collection curieuſe de plantes qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la ſoute au biſcuit qui eſt à l'arrière du vaiſſeau, penſant que c'étoit l'endroit le plus ſûr. Perſonne n'ayant prévu le danger auquel on les expoſoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva

ANN. 1770. Juin.

sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pourries & perdues.

Le 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrès; & à la marée basse les charpentiers finirent le radoub au-dessous du basbord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau, afin qu'il pût flotter plus facilement, & le soir, à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais sans succès; car quelques-unes des futailles, dont on vient de parler, se détachèrent.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous destinions à cet usage, & l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de 38 au-dessous de la

quille du vaiſſeau; mais à notre grand regret, cette tentative fut encore inutile, & nous fûmes réduits à la néceſſité d'attendre juſqu'à la première grande marée.

ANN. 1770. Juin.

LE même jour quelques-uns de nos Officiers, qui avoient fait une excurſion dans les bois, rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même que celle qui eſt appellée *cocos* dans les iſles d'Amérique; mais en la goûtant les racines ſe trouvèrent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant preſque auſſi bonnes que celle de l'épinard: il croiſſoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmiſtes, & une eſpèce de plane ſauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva auſſi un autre fruit à peu près de la groſſeur

ANN. 1770. Juin.

d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé: en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût désagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une saveur très-ressemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

Le lendemain au matin, 27, nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau, afin de le mettre en estive. Dans le même tems le serrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, & d'autres personnes remplirent les futailles & raccommodèrent les agrès. L'après-midi, je remontai le havre dans la pinasse, & je tirai plusieurs fois la seine, mais je ne pris que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

LE 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appellée dans les isles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui nous fournissoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleur la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouvèrent dans leur promenade un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même manière que ceux que nous avions vus dans la *Baie de Botanique*; ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup

Ann. 1770. Juin.

aux pierres qui sont en Angleterre, & qu'on dit être des monumens des Druydes. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Le 29, à deux heures du matin, j'observai conjointement avec M. Green, une émersion du premier satellite de Jupiter : elle arriva à 2^h $18' 53''$, ce qui nous donna 214^d $42' 30''$ O. pour notre longitude ; nous étions au $15^d 26'$ de latitude S. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un

de mes Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

LE lendemain au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai aussi quelques jeunes Officiers de dresser le plan du havre, & je montai une colline, qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette,

Ann. 1770. Juin.

& la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau: il y avoit quelqu'apparence d'un passage au Nord, & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle constamment du S. E., il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner au Sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien & de couleur de paille, qu'ils couroient comme le lièvre, & qu'ils étoient à peu près de la même grosseur. L'après-midi nos gens revinrent de la pêche, qui avoit été encore plus heureuse que le jour précédent, car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbages qu'on avoit cueillis; on en fit un mets très-gréable, qui, joint à la provision abondante de

poiſſon, nous procura un excellent rafraîchiſſement.

LE lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuſe, & les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays nous firent la deſcription de pluſieurs animaux qu'ils avoient vus, ſans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent auſſi un feu à environ un mille au-deſſus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon ſecond Lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque iſle au-deſſus du vent, peut-être de la terre *del Eſpirito ſancto de Quiros*, puiſque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle eſt ſituée: ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'eſt-à-dire plus haut qu'il n'étoit Juillet.

Ann. 1770. Juillet.

monté depuis notre arrivée ſur la côte.

Le lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le Maître dans la pinaſſe, hors du havre, pour ſonder aux environs des bancs de ſable dans le large, & pour examiner s'il y avoit un canal au Nord; nous avions alors une briſe de terre qui dura juſqu'à environ neuf heures, & qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée baſſe nous attachâmes quelques futailles vuides ſous les épaules du vaiſſeau, eſpérant qu'il ſe trouveroit à flot à la première marée haute; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de ſuccès, & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de mettre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

Le lendemain, 3, à midi, le Maître revint & nous apprit qu'il avoit

trouvé un paſſage entre les bancs de ſable, & il nous décrivit ſa ſituation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à ſec à mer baſſe, & qu'il étoit deſcendu ſur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une ſi énorme groſſeur que deux hommes ne pouvoient pas en manger une ſeule, & beaucoup d'autres poiſſons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le ſoir à environ trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des Naturels du pays qui étoient à ſouper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à ſon approche, en laiſſant quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maiſon ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que quoique les bancs de ſable, qui ſont à la portée de la vue de la côte, abondent en

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770.
Juillet.

poiſſons à coquilles, qu'on peut attraper aiſément à la marée baſſe; cependant nous ne vîmes aucuns reſtes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes auſſi pendant quelque tems un Caïman nâger autour du vaiſſeau, & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux efforts, qui heureuſement réuſſirent; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop long-tems le cap à terre, & la poupe à flot, il avoit fait une voie d'eau entre les ponts, à la hauteur des grandes cadènes, de ſorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

LA matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en eſtive, & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute, & nous l'échouâmes enſuite

ſur le banc de ſable qui eſt ſur le côté méridional de la rivière, parce que le premier endroit étoit ſujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'eſſayer de nouveau de viſiter ſa quille, dans la partie où le doublage avoit été rongé; mais quoiqu'il y eût à peine quatre pieds d'eau au-deſſous du bâtiment, à la marée baſſe, cet endroit n'étoit pas à ſec.

LE 5, j'engageai un des charpentiers, homme de confiance, de deſcendre au fond du vaiſſeau & d'examiner ce dommage; il me dit que trois bandes du doublage, d'environ huit pouces de long, manquoient, & que le grand bordage avoit été un peu gâté; ce rapport étoit parfaitement conforme à celui du Maître, & des autres perſonnes qui avoient viſité le deſſous de la quille. J'eus pourtant la conſolation de voir que, dans l'opinion du charpentier, ces

Ann. 1770. Juillet.

dommages étoient de peu de conséquence; c'est pour cela qu'après avoir réparé les autres plus dangereux, nous remîmes le vaisseau à flot, & nous l'amarrâmes le long de la grève, où l'équippement avoit été déposé: nous reprîmes alors nos provisions à bord, & nous tînmes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks traversa ce jour-là l'autre côté du havre, où, en se promenant le long du rivage sablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes jusqu'alors dans le pays; entr'autres il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une espèce de crabe, que d'après sa description, nous jugeâmes être le même que les Hollandois appellent *Beurs Krabbe*, & que nous n'avions point vu dans ces mers. Toutes les substances végétales qu'il trouva en cet endroit,

étoient incruſtées de productions marines & couvertes de bernacles, ſigne certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin ; & comme le vent aliſé ſouffle directement ſur la côte, il eſt probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Eſpirito ſancto*, dont nous avons déjà fait mention. ANN. 1770. Juillet.

LE lendemain au matin, 6, M. Banks, le Lieutenant Gore & trois matelots, remontèrent la rivière ſur un petit bateau, dans la vue de faire une incurſion de deux ou trois jours, pour examiner le pays & tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus ſi ſouvent à une certaine diſtance de nous.

LE 7, j'envoyai de nouveau le Maître ſonder aux environs des bancs de ſable, le rapport qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point du tout ſatisfaiſant : nous paſsâmes le reſte de ce jour & la matinée du ſuivant à

Ann. 1770. Juillet.

pêcher & à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ses compagnons, & il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terreins marécageux & des palétuviers, ils avoient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avoient déjà vu; ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé non par des marais & des palétuviers, mais par un terrein escarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvoit celui qui est appellé *Mohoe*, dans les isles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina, (*hibiscus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en général basse & revêtue d'une herbe longue

& épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée Tupia vit un animal que d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en apperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, & une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maître. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, & ils y allumèrent du feu; mais il y avoit une si grande quantité de mosquites qu'à peine purent-ils y tenir; ces insectes les suivoient dans la fumée & presque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piqûre de ces animaux qui leur causoit une douleur insupportable. Le feu, les mouches & la terre qui leur servoit de lit, rendirent la nuit

ANN. 1770. Juillet.

extrêmement dure, de sorte qu'ils la passèrent à veiller & à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allèrent chercher du gibier, & dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks; mais ils le laissèrent bientôt derrière en sautant par-dessus l'herbe longue & épaisse qui empêchoit le chien de courir. On observa que cet animal ne marchoit pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautoit sur les deux de devant, comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi, ils retournèrent au bateau & remontèrent ensuite la rivière qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur considérable. Comme le soir approchoit la marée baissa, & même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau

& de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cens pas de distance; ils pensèrent que quelques-uns des Naturels du pays, avec qui il desiroient depuis si long-tems & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri & plusieurs branches nouvellement rompues avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

observèrent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de-là & quelques fours creusés en terre de la même manière que ceux d'*Otahiti*, & dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournèrent à leur quartier, qui étoit un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent sur le sable & qui étoient aussi douces qu'un matelas; leurs manteaux leur servirent de couvertures & des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangemens, ils comptoient passer une meilleure nuit que la dernière, d'autant

d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une mosquite. Ils se couchèrent, & telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation, & à combien de dangers ils s'exposoient? Si ce fait paroît étrange, on doit réfléchir un moment qu'on se familiarise après un tems avec tous les périls & tous les accidens & qu'ils ne font plus d'impression sur l'esprit. S'il étoit possible qu'un homme, arrivé à un âge où l'entendement a toute sa force, & où la jeunesse, la vigueur & la santé rendent chères les jouissances de la vie, connût pour la première fois qu'il est mortel ou même qu'il est sujet à la foiblesse & aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle! Cependant, instruits & familiarisés peu à peu avec ces vérités

ANN. 1770. Juillet.

Ann. 1770. Juillet.

désolantes, elles perdent toute leur force, & nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse & de la mort, que ces hommes errants dans un désert inconnu ne pensoient au malheur qui les menaçoit, à l'approche des Sauvages dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente dorment la nuit qui précède leur exécution, quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes, & quoique tous les hommes à vingt ans desirent de parvenir seulement à l'âge de quatre-vingt, le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché à la vie

que le jeune homme, & s'il n'eſt point affligé de quelque maladie doulou-reuſe, il jouit auſſi-bien des plaiſirs qui lui reſtent, quoiqu'il réfléchiſſe qu'il eſt ſur le bord du tombeau & que la terre s'écroule déjà ſous ſes pieds, qu'il en jouiſſoit autrefois dans la fleur de l'âge, quand il ſuppoſoit que ſa diſſolution certaine étoit encore éloignée.

Nos Voyageurs après avoir dormi juſqu'au matin ſans s'éveiller une ſeule fois, examinèrent la rivière, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils ſe rembarquèrent & revinrent promptement au vaiſſeau.

BIENTÔT après l'arrivée de ce détachement, le Maître qui avoit fait ſept lieues en mer, revint auſſi à bord, & il penſoit alors qu'il n'étoit

ANN. 1770. Juillet.

pas possible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un passage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages, car il alla une seconde fois sur le rocher où il avoit vu les grosses pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

Le lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche, avec des instrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le succès ne répondit pas à notre attente, & ils ne prirent pas une seule tortue; cependant M. Banks débarqua sur le récif, où il vit plusieurs des grosses pétoncles: après avoir rassemblé plusieurs coquillages & des productions marines, il revint à onze heures du soir dans son petit bateau, tandis

que le Maître resta avec le grand sur le rocher. L'après-midi sept ou huit Naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la rivière, & deux d'entr'eux s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse, qui étoit vis-à-vis le vaisseau; mais quand ils virent que je m'embarquois pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

ANN. 1770. Juillet.

COMME le Maître fut absent pendant toute la nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon second Lieutenant dans l'esquif, dès le grand matin du lendemain 10; bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière, quatre Naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque tems fort occupés à harponner du poisson; plusieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux

Ann. 1770. Juillet.

dans un bateau, mais je ne voulus point le permettre; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire, pour voir si nous serions plus heureux; en conséquence je les laissai seuls, paroissant ne pas faire la moindre attention à eux; ce stratagême réussit si bien, qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevée; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disoient, & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris & en leur faisant tous les signes d'invitation & d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence ils s'approchoient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils

eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal ils avoient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leur jettâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries & du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, & en nous disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons, sur le champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, & entr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé de la rivière; la pirogue ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau, elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, & dans peu ils nous quittèrent

ANN. 1770. Juillet.

& allèrent aborder ſur le même côté de la rivière, où nos gens étoient allés à terre ; chaque Indien portoit dans ſa main deux javelines & un bâton dont ils ſe ſervoient pour les lancer : ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia & le reſte de nos gens étoient aſſis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état ; il leur fit ſigne enſuite de venir s'aſſeoir près de lui, ils y conſentirent ſans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec pluſieurs autres perſonnes de notre équipage, mais les Indiens ſemblèrent craindre que ces derniers venus n'allaſſent ſe placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laiſſé leurs armes; nous eûmes grand ſoin de leur faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir joints nous leur fîmes des préſens, comme un nouveau témoignage

de notre bienveillance & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner, & leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous ; ils refusèrent, & dès que nous les eûmes quittés ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen âge, & les trois autres étoient jeunes; ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable; leur peau étoit couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étoient coupés courts, les uns les avoient lisses & les autres bouclés: Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut;

ANN. 1770.
Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

quelques parties de leur corps avoient été peintes en rouge, & l'un d'eux portoit sur la lèvre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc qu'il appelloit *Carbanda :* les traits de leur visage étoient bien loin d'être désagréables ; ils avoient les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce & harmonieuse, & ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité. Le soir, M. Gore & le Maître revinrent avec la chaloupe, & rapportèrent une tortue & un petit nombre de poissons à coquille ; ils avoient laissé l'esquif & six hommes sur le banc de sable, pour tâcher de prendre des tortues.

Le lendemain au matin, 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des Naturels du pays ; trois d'entr'eux nous étoient déjà connus, mais le quatrieme étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'ap-

prîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau qui étoit à peu près de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande ;* mais après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitans de la *Terre de Feu,* aiment passionnément la parure ; quoiqu'ils soient absolument sans vêtement; je donnai à l'un

ANN. 1770. Juillet.

d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jetter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille : ils sembloient fort contens de rester avec nous, & peu empressés de nous quitter; mais en voyant que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiosité, ils parurent allarmés; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau, & s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot.

VERS les deux heures du lendemain matin, 12, l'esquif qu'on avoit laissé sur le banc, revint avec trois tortues & une grande raie; comme il étoit probable qu'on pouvoit con-

tinuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeûner pour en chercher une nouvelle provision. Bientôt après trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, & ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un deux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes, que nous n'avions pas encore vus : à son retour il introduisit auprès de nous les nouveaux venus, en les appellant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jetté dans leur pirogue, lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns, & nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait

Ann. 1770. Juillet.

fur le champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jettèrent le refte au chien de M. Banks : ils pafsèrent avec nous toute l'après-midi, fans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous apperçûmes que la couleur de leur peau n'étoit pas auffi brune qu'elle nous avoit paru d'abord; ce que nous avions pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la pouffière & de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce feul moyen de fe mettre à l'abri des mofquites; entr'autres chofes que nous leur diftribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avoit quelques médailles que nous fufpendîmes autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans, que nous ne pouvions pas diftinguer aifément de quelle

couleur ils avoient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cens verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant; la femme, comme le reste des Insulaires, étoit entièrement nue : nous observâmes qu'ils avoient tous les membres forts petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillage très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp (guipure)* : ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroient le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des

ANN. 1770. Juillet.

Ann. 1770. Juillet.

Insulaires de la mer du Sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau;* d'après la manière dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoit l'admiration: lorsqu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient *cher tut, tut, tut, tut*, paroles qui avoient probablement une signification pareille. Leur pirogue, qui étoit très-étroite, n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit garnie d'un balancier, & ressembloit beaucoup à celles des isles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorsqu'elle étoit dans une eau basse, ils la faisoient marcher avec de longues perches, & quand ils se trouvoient dans une eau profonde, il se servoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long: elle ne contenoit que quatre hommes, de sorte que les Indiens qui nous rendirent visite ce jour-là, s'en allèrent en deux fois.

Leurs

Leurs javelines ſont ſemblables à celles que nous avions vues dans la *Baie de Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la paſtenade, & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poiſſon ; c'étoit certainement une arme terrible, & l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour la lancer, ſembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors. Le lendemain, 13, ſur le midi, l'eſquif rapporta une autre tortue avec une groſſe paſtenade, & le ſoir je le renvoyai à la même pêche.

Le lendemain au matin, 14, deux Indiens vinrent à bord, & après y être reſtés très-peu de tems, ils s'en allèrent le long de la côte, & s'occupèrent avec beaucoup d'activité à harponner du poiſſon. M. Gore, qui ce jour-là, fit une promenade dans

ANN. 1770. Juillet.

l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des quâdrupèdes qui avoient été si souvent le sujet de nos spéculations; le Lecteur pourra s'en former une idée d'après la planche; sans cette figure la description par écrit, la plus exacte que nous pourrions en faire, seroit assez inutile; car cet animal n'a pas assez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puisse en faire la comparaison. Sa figure est très-analogue à celle du *Gerbo*, à qui il ressemble aussi par ses mouvemens; mais sa grosseur est fort différente, le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à son entiere croissance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon Lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encôre pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres: la tête, le col & les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps;

la queue eſt preſque auſſi longue que le corps; elle eſt épaiſſe à ſa naiſſance, & elle ſe termine en pointe à l'extrémité; ſes jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par ſauts & par bonds; il tient alors la tête droite & ſes pas ſont fort longs; il replie ſes jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en ſervir que pour creuſer la terre: ſa peau eſt couverte d'un poil court, gris ou couleur de ſouris foncé; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère reſſemblance avec celles du lièvre: cet animal eſt appellé *Kanguroo* par les Naturels du pays.

LE lendemain, 15, notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mêt. On peut dire que nous faiſions alors grande chère tous les jours,

ANN. 1770. Juillet.

car nous avions des tortues en abondance; nous convînmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avions goûtées en Angleterre; nous pensâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première saveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée & la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous prîmes étoient de l'espèce appellée *tortue verte*, & pesoient des deux à trois quintaux; en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de tortue* (*turtle grass*), que nos Naturalistes prirent pour une sorte de *Conserva :* deux d'entr'elles étoient des tortues à grosse tête; la chair en étoit moins agréable, & nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

LE matin du 16, tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière ; du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines, des vallées & de grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois. Nous observâmes le soir une émersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 214^{d} 53′ 45″ pour notre longitude. L'observation faite le 19 Juin, nous avoit donné 214^{d} 42′ 30″; en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes 214^{d} 48′ 7½″ pour la longitude de cet endroit à l'Ouest du méridien de Greenwich.

ANN. 1770. Juillet.

LE 17, j'envoyai le Maître & un des Contremaîtres sur la pinasse,

ANN. 1770. Juillet.

pour chercher un paſſage au Nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière; Tupia, qui y avoit déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à peu près auſſi groſſes que le doigt, d'une forme aſſez reſſemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raiſon nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'eſpérance de cultiver notre connoiſſance avec les Naturels du pays. A peine fûmes nous arrivés au rivage que nous en apperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous ſans aucune marque de ſoupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent deſcendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes : nous leur préſentâmes cependant quelques verroteries, & après

être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par signes qu'ils ne desiroient pas que nous les accompagnassions.

LE lendemain 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers: l'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance: ils se hasar-

Ann. 1770. Juillet.

dèrent enſuite à venir à bord ; je les y laiſſai, fort contens ſuivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jetter un coup d'œil ſur le pays, & ſur-tout pour ſatisfaire une curioſité qui nous tourmentoit, en examinant ſi la mer, autour de nous, étoit auſſi dangereuſe que nous l'imaginions. Après avoir fait environ ſept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre ſituation ; de quelque côté que nous tournaſſions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de ſable ſans nombre, & nul autre paſſage qu'à travers les tours & retours des canaux qui ſe trouvoient dans les intervalles, & où l'on ne pouvoit naviguer ſans s'expoſer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaiſſeau auſſi

inquiets qu'au moment de notre départ ; plusieurs Indiens y étoient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avoit attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaisseau.

LE 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir ; ils habitoient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en apperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays ; ils apportoient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient ré-

ANN. 1770. Juillet.

solu de se procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; ils nous la demandèrent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment & de colère : nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main & qu'il jetta dans la mer avec un dédain très marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un second refus il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues & les traînèrent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de

force & les replacèrent avec les autres ; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise : ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue & ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux ; dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur

ANN. 1770. Juillet.

leur chemin; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passoit, les Indiens allèrent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embar-

rasser des menaces & des prières que nous leur fîmes ; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb ; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante verges ; nous éteignîmes alors ce second feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès ; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée ; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortoient des bois, & nous nous

ANN. 1770. Juillet.

apperçûmes qu'ils se rapprochoient peu à peu de nous; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes distances, & parla;

nous lui répondîmes par tous les ſignes d'amitié que nous pûmes imaginer; ſur quoi ce vieillard, que nous ſuppoſions être un meſſager de paix, ſe retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ſes compatriotes, qui dreſsèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines. que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de ſatisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduiſit auprès de nous comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut bleſſé dans l'entrepriſe qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux; nous ſavons cependant qu'à raiſon de l'éloigne-

Ann. 1770. Juillet.

ment, sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau; chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quittâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt, les suites auroient pu en être terribles; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenoit l'équippement de notre bâtiment, & plusieurs autres choses

choſes très-précieuſes dans notre ſituation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni par conſéquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu ; nous réſolûmes de commencer par dépouiller le terrein autour de nous, ſi jamais nous étions obligés de dreſſer nos tentes à terre en pareille ſituation.

L'APRÈS-MIDI nous embarquâmes toutes nos proviſions ; nous changeâmes le vaiſſeau de place, & nous le laiſsâmes flotter avec la marée ; le Maître revint le ſoir avec la fâcheuſe nouvelle qu'il n'y avoit point de paſſage au Nord, par où le bâtiment pût déboucher.

LE lendemain au matin, 20, à la marée baſſe, j'allai ſonder & baliſer la barre, le vaiſſeau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes

Ann. 1770.
Juillet.

point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un eſpace de pluſieurs milles, étoient en feu, ce qui préſentoit dans la nuit un ſpectacle affreux & magnifique.

Le 21 ſe paſſa ſans que nous apperçuſſions aucun des habitans & ſans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la proviſion du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes en dedans de ſes deux épaules un harpon de bois à peu près auſſi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel en un mot que nous en avions vu dans les mains des Naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette bleſſure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques perſonnes dans l'in-

térieur du pays pour y cueillir l'efpèce de légumes dont nous avons parlé plus haut fous le nom de *Indian kale (chou caraïbe).* Un de nos gens s'étant féparé des autres, rencontra tout à coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il fe trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faifoient griller un oifeau & un quartier de *Kanguroo*, dont le refte étoit fufpendu, ainfi qu'un catacoua, à un arbre voifin. Notre homme étant fans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la préfence d'efprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raifon qu'il s'expoferoit à un danger véritable, s'il paroiffoit le redouter. Au contraire il s'avança & s'affit près d'eux, d'un air de gaieté & de bonne humeur; il leur offrit fon couteau, la feule chofe qu'il eût & qu'il crut pouvoir leur faire plaifir; ils le reçurent, & après l'avoir fait

Ann. 1770. Juillet.

passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirèrent sur-tout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains & le visage, & ils se convainquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une seconde permission, mais comme il ne savoit en les quittant quel chemin conduisoit directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savoient bien d'où il venoit.

Sur ces entrefaites, M. Banks

revenant de l'excurſion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière pour ramaſſer des plantes, trouva dans un ſeul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens; ils les avoient probablement laiſſées là comme des choſes inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées: peut-être que s'il avoit fait d'autres perquiſitions, il auroit trouvé également nos quincailleries; car ils paroiſſoient attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avions, ſi l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas poſſible de leur céder. ANN. 1770, Juillet.

LE mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournèrent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle; ils coururent les bois ſans ſuccès pendant toute la journée; mais en s'en revenant à travers une

ANN. 1770. Juillet.

vallée profonde, ils trouvèrent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buiſſons, quoiqu'ils fuſſent preſque auſſi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramaſsèrent à terre pluſieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*); ce qui les engagea à rechercher avec ſoin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniſte d'Europe n'a jamais vu; mais à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de ſorte qu'après avoir employé beaucoup de tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaiſſeau épuiſés de fatigue.

Le 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laiſſée attachée à des palétuviers, à environ un mille du vaiſſeau, & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à

ſix milles au moins dans l'intérieur du pays. ANN. 1770. Juillet.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Hiſtoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la claſſe des *Opoſſum;* c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il reſſembloit beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans ſon Hiſtoire Naturelle ſous le nom de *Phalanger;* mais ce n'eſt pas le même. Cet Auteur ſuppoſe que cette eſpèce eſt particulière à l'Amérique, mais il s'eſt ſûrement trompé en ce point; il eſt probable, comme Pallas l'a obſervé dans ſa Zoologie, que le phalanger eſt indigène des Indes orientales; puiſque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ſes pieds, en quoi il differe de tous les autres quadrupèdes.

Ann. 1770. Juillet.

Le 27, M. Gore tua un *Kanguroo*, qui avec la peau, les entrailles & la tête pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelières intérieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

Le vent souffla toujours dans le même rhumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après il s'éleva une brise de terre, & la marée refluant depuis environ deux heures, j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En attendant nous levâmes l'ancre & nous tînmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau

fut de retour, l'Officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit que de treize pieds, c'est-à-dire six pouces de moins que n'en tiroit le vaisseau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau, & la brise de mer se relevant sur les huit heures, nous perdîmes l'espoir d'appareiller ce jour là.

ANN. 1770. Juillet.

Nous eûmes des brises fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie, jusqu'à deux heures du matin du 31; alors le tems s'étant un peu modéré, je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems là, l'esquif & la pinasse continuèrent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque succès; ils prenoient quelquefois une tortue & rapportoient souvent deux ou trois quintaux d'autre poisson.

Ann. 1770.
Août.

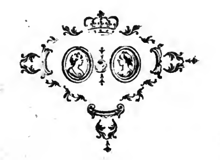
Le premier Août, le charpentier examina les pompes, & à notre grand regret il les trouva toutes fort endommagées, ce qui provenoit, suivant lui, de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en si mauvais état qu'elle tomboit en pièces quand on vouloit la faire agir; les autres n'étoient guères meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureusement ne faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, & sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt & fut suivie de brises de mer du S. E. ¼ S. avec lesquelles nous portâmes au large à l'E.

¼ N. E., ayant la pinasse en avant qui sondoit continuellement. L'esquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laissé ; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre par 15 brasses, fond de sable ; je ne croyois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'il falloit retourner au Sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'Est ou au Nord ; tous ces partis me paroissoient alors également difficiles & dangereux. Lorsque nous étions à l'ancre, le havre dont nous partîmes nous restoit au S. 70d O. à environ cinq lieues ; nous avions au N. 20d O. à trois lieues & demie, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, que

Ann. 1770. Aoû:.

je nommai le *Cap Bedford*, & qui est située au 15 16′ de latitude S. & au $214^d 45'$ de longitude O. Au N. E. de ce cap, nous appercevions une terre qui avoit l'apparence de deux isles élevées; les bancs de tortue nous restoient à l'Est à la distance d'un mille; notre latitude par observation étoit de $15^d 32'$ S., & notre profondeur d'eau en quittant la côte de $3\frac{1}{2}$ à 15 brasses.





CHAPITRE V.

Départ de la Rivière Endeavour. *Description particulière du Havre où le Vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière* Endeavour *à l'extrémité septentrionale de la* Nouvelle-Galles. *Dangers de cette navigation.*

JE donnai le nom de *Rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

septentrional de la barre, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes : il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile ; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du Sud, en serrant de près, pendant toute la route, la grande terre : on pourra toujours trouver sa situation

ANN. 1770. Août.

au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées ſur la pointe méridionale, mais la pointe du nord eſt formée par une grève baſſe & ſablonneuſe qui s'étend à environ trois milles au Nord, où la terre commence à devenir haute.

LES tortues furent le principal rafraîchiſſement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre ſans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit ſouvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainſi que les poiſſons, furent également partagées parmi toutes les perſonnes de l'équipage, & le dernier mouſſe en eut autant que moi: je penſe que tous les Commandans, qui entreprendront un voyage ſemblable à celui-ci, reconnoîtront qu'il eſt de leur intérêt de ſuivre la même règle.

ANN. 1770. Août.

Nous trouvâmes sur les grèves sablonneuses & les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espèce de féve qui croît sur une tige rampante sur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas mépriser les féves, car elles furent très-salutaires à nos malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne

ne valoit pas là peine qu'on se donnoit à les chercher.

OUTRE le *Kanguroo* & l'*Opossum*, dont il a déjà été fait mention plus haut, & une espèce de putois: il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrein, & plusieurs sortes de serpens; quelques-uns des serpens sont venimeux & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes, ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard; ces os sembloient être pour la plupart des os de *Kanguroo*: nous n'avons vu qu'une fois une autre quadrupède; mais nous rencontrions des *Kanguroos* presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apper-

ANN. 1770, Août.

çûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle espèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, & plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons, des canards sifflants, qui se perchent & qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres, les oies sauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois; le sol des collines est dur, sec & pierreux; cependant outre le bois il produit une grosse herbe; celui des plaines & des vallées est en quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli de rochers

comme ſur les collines; en général il eſt pourtanț couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité: tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont ſix ou huit pieds de haut & douze ou ſeize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'eſpèces différentes d'arbres; le gommier, que nous trouvâmes ſur la partie méridionale de la côte, eſt le plus commun, mais il n'eſt pas grand; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays eſt bien arroſé par-tout; il y a pluſieurs beaux ruiſſeaux à une petite diſtance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage; il faut remarquer que

ANN. 1770. Août.

c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autre tems : les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

L'APRÈS-MIDI du 4, nous eûmes une petite brise du S. E., & un tems clair; mais comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues & les autres poissons à coquille qu'ils pourroient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune & j'examinai les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant; j'en appercevois plusieurs à une distance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau : la mer paroissoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je résolus de prendre ce chemin en serrant

le vent de près, parce que si nous ne trouvions pas un passage, nous pourrions toujours retourner sur nos pas par l'endroit où nous étions entrés. Le soir les bateaux rapportèrent une tortue, une pastenade, & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage; chacun de ces poissons à coquille ne fournissoit pas moins de deux livres de chair : nous prîmes aussi plusieurs goulus, qui servirent à augmenter nos provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

LE matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le jusant fût dans son milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître; mais le vent souffloit avec tant de force que je fus obligé de rester à l'ancre; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous portâmes au large sur un

ANN. 1770. Août.

vent de N. E. ¼ E., laissant le récif des tortues au-dessus du vent, & ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas longtems dans cette direction, sans découvrir des bancs devant nous & à nos deux côtés; à quatre heures & demie, après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond, dans un endroit où nous ne nous attendions guères à en trouver, sur quoi nous virâmes de bord, & nous louvoyâmes tandis que la pinasse s'avançoit plus loin à l'Est; & comme la nuit approchoit, je mis à l'ancre par 20 brasses, fond de vase. La rivière *Endeavour* nous restoit alors au S. 52^{d} O., & le cap *Bedford* à l'O. ¼ N. O. ½ N. à cinq lieues; nous avions au Nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une isle, & au N. E., à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie sablon-

neuſe s'élevoit au-deſſus de la ſurface de l'eau. En venant du récif des tortues à cet endroit, la ſonde rapportoit de 14 à 20 braſſes, mais quand la pinaſſe fut à environ un mille plus loin à l'E. N. E., elle ne trouva plus que quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche, ſans pourtant que nous nous en apperçuſſions dans le vaiſſeau. Le matin du 6, nous eûmes un vent fort, de ſorte qu'au lieu de lever l'ancre, nous fûmes obligés de filer plus de çable & d'abattre nos vergues de perroquet : à la marée baſſe je me tins ſur la grande hune avec pluſieurs Officiers, pour tâcher d'appercevoir un paſſage entre les bancs, mais nous ne vîmes rien que des briſans qui s'étendoient du S. à l'E. juſqu'au N. O., & au-delà de la portée de notre vue; ces briſans ne paroiſſoient pourtant pas être formés par un ſeul banc, mais par pluſieurs, détachés les uns des autres : la mer briſoit à une grande

Ann. 1770. Août.

hauteur, sur celui qui étoit le plus loin à l'Est, ce qui me fit penser que c'étoit le dernier, car les brisans étoient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du jusant jusqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rochers de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, j'étois très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le tems nous permet-

troit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que nous nous en retournassions par le chemin que nous avions suivi en venant ; mais c'étoit nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent souffloit avec force du rhumb opposé, & presque sans interruption ; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de passage au Nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent jusqu'à onze heures du soir, quand tout à coup le vaisseau chassa sur ses ancres & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau ; nous jettâmes la petite ancre d'affourche, & nous filâmes pardessus un cable entier, & deux cables sur l'autre ancre ; cependant le bâtiment chassoit toujours, quoique moins fortement. Nous abbatîmes

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

nos mâts de perroquet, nos vergues & nos hunières, & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O., à trois lieues & demie; dans cette situation nous avions à l'Est des bancs qui s'étendoient du S. E. ¼ S. au N. N. O., & dont le plus proche étoit éloigné d'environ deux milles. Comme le vent continuoit presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au Nord, en tenant toujours le bateau en avant: nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites isles situées au N. N. E. ½ E., à trois lieues du cap *Bedford*, & que le Maître avoit visitées pendant que

nous étions dans le havre : à neuf heures nous étions à leur hauteur, entr'elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une isle basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois isles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses: la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit au N. N. O. ½ O. à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au Nord de ce cap, nous vîmes trois isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, & nous appercevions en dehors de nous les bancs & les récifs, qui s'étendoient au Nord aussi loin que ces isles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs & le cap, laissant à l'Est une petite isle qui gît au N. ¼ N. E., à quatre milles des trois isles. Nous nous trouvâmes à midi entre le cap & les trois isles, éloignés de deux lieues du cap & de

Ann. 1770. Août.

quatre des isles; notre latitude par observation étoit de 14^d $51'$. Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous, & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce qui me fit donner au cap le nom de *Cap Flattery*. Il gît au 14^d $56'$ de latitude S. & au 214^d $43'$ de longitude O.; c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisième par derrière, avec un terrein bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois isles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au N. N. E. Depuis le cap *Flattery*, la terre court N. O. & N. O. ¼ O. Nous gouvernâmes le long de la côte N. O. ¼ O. jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'Officier qui

étoit sur la grande hune, nous cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des isles qui étoient en dehors de nous, & un grand récif entre nous & elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où j'apperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin au vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle-Galles méridionale*, me parut seulement être un grouppe de petites isles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le Maître & quelques autres y montèrent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles;* & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

signal au bateau qui sondoit en avant de venir à bord ; comme il étoit fort éloigné sous le vent, nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après, nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de 5 brasses & à environ un mille de la côte. Le cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la pointe qui est élevée, & d'où j'appercevois distinctement la côte de la mer qui couroit au N. O. ¼ O. à huit ou dix lieues ; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf ou dix petites isles basses & quelques bancs ; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées, & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre

d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois, que j'appellai pointe *Look-Out* & le cap *Flattery*, la grande terre au Nord du cap *Bedford* est basse, couverte de sables blancs & de buissons verts, dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà, elle s'éleve à une hauteur considérable. Au Nord de la pointe *Look-Out*, la côte sembloit être platte & former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, nous apperçûmes des pas d'hommes & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

ANN. 1770. Août.

JE retournai au vaisseau le soir, & je résolus de visiter le lendemain

Ann. 1770. Août.

une de ces isles élevées; comme elles gisent à cinq lieues en mer, j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation des bancs & le canal qui est dans le milieu.

Le matin du 11, je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois isles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient toujours à chaque expédition; j'envoyai en même tems le Maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les isles basses & la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rocher de corail & de sable qui gît à environ deux lieues de l'isle, & j'en laissai un autre sous le vent à environ trois milles de la même isle. Sur sa partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une isle basse & sablonneuse où nous apperçûmes des arbres, & nous vîmes plusieurs tortues sur

ſur le récif par où nous paſsâmes. Nous en chaſsâmes une ou deux, mais comme nous avions peu de tems à perdre, & que le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune.

ANN. 1770. Août.

NOUS débarquâmes dans l'iſle à une heure, & ſur le champ nous gravîmes ſur la colline la plus élevée, avec un mélange d'eſpérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'évènement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers giſant à deux ou trois lieues en dehors des iſles, & qui s'étendoient ſur une ligne au N. O. & S. E. plus loin que je ne pouvois appercevoir & ſur lequel la mer briſoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs au-delà; & je conçus l'eſpoir de ſortir du milieu de ces rochers, en voyant pluſieurs coupures dans le récif &

ANN. 1770. Août.

une eau profonde entre ce récif & les isles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce tems, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir, je résolus de passer la nuit sur l'isle, dans l'espérance que le tems seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui étoit sur la grève; à trois heures du matin, j'envoyai un des Contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'isle & les récifs, & examiner le canal qui paroissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus sombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint

ſur le midi, après avoir été juſqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 braſſes d'eau; mais le vent étoit ſi fort, que le Contremaître n'oſa pas entrer dans un des canaux, qu'il dit lui avoir paru très-étroit; ſon rapport ne me découragea nullement, car, d'après la deſcription de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu déſavantageuſement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à ſon étude favorite; il faiſoit des recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle, & raſſembloit pluſieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous reconnûmes que cette iſle qu'on apperçoit à douze lieues de diſtance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle eſt ſtérile & remplie de rochers. Sur le côté N. O., il y a pourtant quelques baies ſablonneuſes & des terres baſſes couvertes d'une longue herbe clair-ſemée & d'arbres de même eſpèce que ceux

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

qui sont sur la grande terre ; cette partie de l'isle abondoit aussi en lézards très-gros ; nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits ; l'une étoit un peu salée, je la goûtai tout près de la mer ; l'autre, que je puisai dans un lac ou étang derrière la grève sablonneuse, étoit très-douce & très-bonne. Cette isle étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-surpris de voir qu'elle étoit quelquefois visitée ; car nous trouvâmes les restes de sept à huit huttes, & de gros monceaux de coquillages dont nous supposâmes que les habitans de la *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties sur des hauteurs & entièrement exposées au S. E., situation différente de celles que nous avions vues sur la grande terre ; car celles-ci étoient en général placées sur le penchant d'une colline, ou au-

dessous de quelques buissons qui les mettoient à l'abri du vent : d'après la structure de ces huttes & leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'année le tems y est invariablement calme & beau ; car les habitans de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment sur lequel ils puissent naviguer en mer, dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des lézards, je l'appellai *Lizard Island (Isle des Lézards)*; les deux autres isles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, & sur-tout au S. E., il y en a trois autres encore plus petites & basses, avec plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sûr du cap *Flattery* à ces isles, & même jusqu'en dehors des

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

récifs, en laissant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le tems s'éclaircît, nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaisseau, & dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'isle basse, sablonneuse & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux & sur-tout d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois; il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette isle avoit été visitée par les Indiens, probablement

pour y manger des tortues; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des monceaux de coquillages entassés en différens endroits.

Nous donnâmes à cette isle le nom d'*Eagle Island (Isle de l'Aigle)*, & après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. O. directement vers le vaisseau; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 8 brasses & pas plus de 14; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette isle & l'*Isle des Lézards*.

Lorsque j'arrivai à bord, le Maître à qui j'avois ordonné de sonder entre les isles basses & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre; qu'il pensoit que ces isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles*; qu'en dehors il avoit trouvé de 10 à 14 brasses,

ANN. 1770. Août.

& 7 entr'elles & la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché sur une de ces isles basses & descendu sur les autres; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrein il conjectura que c'étoient des tombeaux.

Après avoir réfléchi sur ce que j'avois vu moi-même & sur le rapport du Maître, je crus que le passage au-dessous du vent seroit dangereux, &

qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courrions risque d'être enfermés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes orientales & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration.

JE communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & les apparences sur lesquelles elles étoient fondées; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

ANN. 1770. Août.

En conséquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile & nous portâmes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards*, en laissant l'*Isle de l'Aigle* au-dessus du vent, & quelques autres isles & bancs sous le vent : la pinasse marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La sonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 brasses. A midi, l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille ; notre latitude par observation étoit de 14^{d} 38′ & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. E., & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le Maître dans la pinasse examinoit le canal ;

il fit bientôt ſignal au vaiſſeau de le ſuivre, & en peu de tems nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des briſans, nous n'eûmes point de fond à 150 braſſes, & nous trouvâmes une groſſe mer qui rouloit du S. E., ſigne certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

ANN. 1770. Août.

LE changement de notre ſituation ſe manifeſta ſur tous les viſages, parce qu'il étoit vivement ſenti par tout le monde; nous avions été environ trois mois embarraſſés dans des bancs & des rochers qui nous menaçoient à chaque inſtant du naufrage; paſſant ſouvent la nuit à l'ancre, & entendant la houle briſer ſur nous; chaſſant quelquefois ſur nos ancres, & ſachant que ſi le cable rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête preſque continuelle nous expoſoit, nous pé-

ANN. 1770. Août.

ririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans une mer ouverte & dans une eau profonde. Le souvenir du danger passé, & la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendit notre gaieté; cependant les longues lames, en nous faisant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché; les coups de la vague élargissoient tellement les voies, qu'il ne faisoit pas moins de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous restoit à faire, auroit été l'objet d'une

férieufe réflexion pour un équipage qui ne feroit pas forti fi récemment d'un péril auffi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

LE paffage ou canal, par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14^{d} 32′ de latitude S., & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois ifles élevées qui font dans l'intérieur, & que j'ai appellées *Ifles de Direction*, parce qu'elles ferviront à faire connoître aux Navigateurs un paffage fûr à travers le récif, jufqu'à la grande terre; le canal gît au N. E. ½ E., à trois lieues de la pointe *des Lézards*; il a environ un tiers de mille de large, & fa longueur n'eft pas plus confidérable. L'*Ifle des Lézards*, qui, ainfi que je l'ai déjà obfervé, eft la plus grande & la plus feptentrionale des trois, préfente un mouillage fûr audeffous du côté N. O., de l'eau douce

ANN. 1770. Août.

& du bois à brûler. Les isles basses & les bancs situés entre cette isle & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le tems est très-orageux ; de sorte que tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette isle pour procurer aux vaisseaux des rafraîchissemens. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette isle, ainsi que sur la grève de la rivière *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de cocos, des pierres ponces & des graines de plante, qui ne croissent pas dans ce pays, & qu'on peut supposer que les vents alisés y avoient apportés de l'Est. Les isles qui furent découvertes par Quiros, & qu'il appella *Australia del Espiritu Sancto*, sont situées dans le même parallèle, mais je ne puis pas déterminer jusqu'où précisément elles

s'étendent à l'Est ; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande*, que ce Voyageur n'a jamais vue, ainsi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de son voyage ; car d'après ce qu'on y lit, ses découvertes se sont bornées à vingt-deux degrés à l'Est de la *Nouvelle-Hollande*.

Dès que nous fûmes en dehors du récif nous mîmes à la cape, & après avoir remonté les bateaux à bord, nous passâmes toute la nuit sur les deux bords ; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14, à la pointe du jour, l'*Isle des Lézards* nous restoit au S. 15^{d} E., à environ dix lieues ; nous fîmes voile alors & nous portâmes au large au N. N. O. ½ O. jusqu'à neuf heures, que nous gouvernâmes au N. O. ½ N., ayant l'avantage d'un vent frais du S. E. A midi notre la-

ANN. 1770. Août.

titude, par observation, étoit de 13^d 46′ Sud, & alors nous ne découvrions point de terre : à six heures du soir nous diminuâmes de voiles, & nous mîmes à la cape, le cap tourné au N. E. Le 15, à six heures du matin, nous fîmes voile & nous gouvernâmes à l'Ouest : je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avoit, entre cette terre & la *Nouvelle-Guinée*. A midi, nous étions par observation, au 13^d 2′ de latitude S., & au 216^d de longitude O., à 1^d 23′ Ouest du méridien de l'*Isle des Lézards ;* nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous restoit à l'O. S. O. A deux heures nous en découvrîmes une seconde au N. O. de la première ; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des isles, mais nous jugeâmes que c'étoit

une

une continuation de la *Nouvelle-Galles*. Sur les trois heures nous découvrîmes entre la terre & le vaiſſeau des briſans qui s'étendoient au Sud, au-delà de la portée de la vue; mais au Nord, nous crûmes appercevoir qu'ils ſe terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des briſans, étoit ſeulement une coupure dans le récif; car nous les vîmes alors ſe prolongeant au Nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous ſerrâmes de plus près le vent, qui ſouffloit de l'E. S. E.; nous avions à peine diſpoſé nos voiles qu'il ſauta à l'E. ¼ N. E., c'eſt-à-dire directement ſur le récif, ce qui rendit par conſéquent notre débouquement incertain. Au coucher du ſoleil la partie la plus ſeptentrionale de ce récif qui fût en vue, nous reſtoit au N. ¼ N. E., à deux ou trois lieues de diſtance: comme c'étoit la meilleure bordée que

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

nous pussions suivre pour sortir de ces brisans, nous continuâmes jusqu'à minuit de gouverner au Nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction, nous virâmes de bord & portâmes au Sud, ayant fait six lieues au N. & N. ¼ N. E. depuis le coucher du soleil jusqu'à ce tems-là. Après avoir couru environ deux milles au S. S. E., nous eûmes calme; nous avions sondé plusieurs fois pendant la nuit, sans trouver de fond, par cent quarante brasses; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur: cependant le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions essuyés se renouvellèrent alors; les

vagues qui brisoient sur le récif nous en approchoient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jetter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer: dans cette situation terrible, les bateaux étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la pinasse étoit en radoub; cependant on mit dehors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au Nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée

ANN. 1770. Août.

d'eau qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague ; & même la mer sur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette scène de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer : tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, si foible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas apperçus ; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors ; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers

les brisans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille ; je dépêchai sur le champ un des Contremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau étoit calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore possible, & sur le champ nous tentâmes cette entreprise : il n'étoit pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée ; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture ; cependant nous

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

nous trompâmes, car après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions; il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous porta à environ un quart de mille en dehors, le canal étoit trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-tems, mais enfin ce jusant aida tellement les bateaux, qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance, en cas que la brise qui s'étoit calmée alors vînt à se relever, car nous étions

encore trop près du récif. Quand le jusant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture, près d'un mille à l'Ouest, & j'envoyai à l'instant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures, & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleuse, mais qu'on pouvoit y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise; car il n'y avoit point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors

ANN. 1770. Aout.

Ann. 1770.
Août.

à l'E. N. E.; avec ce secours & celui de nos bateaux & du flot qui, sans l'ouverture, auroit causé notre destruction, nous y entrâmes, & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très-irrégulières de 30 à 7 brasses, sur un fond rempli de roches.

Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par 19 brasses, fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les Navigateurs,

même lorſque leur giſement eſt déterminé ; ils le ſont encore bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils ſont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans tout autre ; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élevent comme une muraille, preſque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut meſurer, & qui ſont toujours couverts à la marée haute & ſecs à la marée baſſe. D'ailleurs les lames énormes du vaſte Océan méridional, rencontrant un ſi grand obſtacle, ſe briſent avec une violence inconcevable & forment une houle que les rochers & les tempêtes de l'hémiſphère ſeptentrional ne peuvent pas produire. Notre vaiſſeau étoit mauvais voilier, & nous manquions de proviſions de toute eſpèce, ce qui augmentoit encore le danger que nous courions en naviguant ſur les parties inconnues de

ANN. 1770. Août.

cette mer. Animés cependant par l'eſpérance de la gloire qui couronne les découvertes des Navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous ſoumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous expoſer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oiſifs & voluptueux prodiguent ſi libéralement au courage & à l'intrépidité lorſque leurs efforts ont été ſans ſuccès, que d'abandonner une terre que nous ſavions être entièrement inconnue, & d'autoriſer par-là le reproche qu'on pourroit nous faire de timidité & de foibleſſe.

APRÈS nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous euſſions été fort ſatisfaits d'en être dehors, je réſolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allois faire

au Nord, quoiqu'il en pût arriver. Car si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant, comme j'avois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. Dans cette situation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de 4d 9′ E.; à midi, notre latitude par observation étoit

ANN. 1770. Août.

de 12d 38′ S., & notre longitude de 216d 45′ O. La grande terre s'étendoit du N. 66d O. au S. O. ¼ S., & la partie la plus voisine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appellai *Canal de la Providence (Providential Channel)*, l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth ;* ils gisent au 12d 42′ de latitude S. & au 217d 15′ de longitude Ouest. Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec deux cens quarante livres de poissons à coquilles, & sur-tout de pétoncles, dont quelques-unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les remuer & qu'elles avoient vingt

livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta auſſi pluſieurs coquillages curieux & des *Molluſca*, outre pluſieurs eſpèces de coraux, entre leſquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Muſica*.

ANN. 1770. Août.

LE 18, à ſix heures du matin, nous mîmes à la voile pour porter au N. O., ayant deux bateaux en avant pour nous conduire; nos ſondes furent très-irrégulières & varièrent entre 10 & 27 braſſes, de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant midi, nous dépaſsâmes une iſle baſſe & ſablonneuſe, que nous laiſsâmes à ſtribord à la diſtance de deux milles : à midi, notre latitude étoit de 12^{d} 18' & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre : elle s'étendoit du S. ¼ S. O. au N. 71^{d} O. & quelques petites iſles giſoient du N. 40^{d} O. à 54^{d} O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre, il

ANN. 1770. Août.

y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi, comme nous gouvernions au N. O. ¼ N., nous apperçûmes un grand banc directement à notre avant & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi nous mîmes le cap au N. N. E., & au N. O. ¼ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc; nous la doublâmes à quatre heures; nous portâmes ensuite à l'Ouest & nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au Nord du premier; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irrégulière, de 22 à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des

petites isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O. ½ S. à trois milles. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*Isles de Forbes;* elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appellâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'Ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au Sud, même près de la mer.

ANN. 1770. Août.

LE 19, à six heures du matin, nous remîmes à la voile, & nous gouvernâmes vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre, qui nous restoit alors au N. 40^{d} O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant, à l'aide des bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un beau

Ann. 1770. Août.

canal qui nous conduisit à l'isle, entre un très-grand banc qui étoit à stribord & plusieurs petits situés vers la grande terre : nous avions dans ce canal de 20 à 30 brasses d'eau. Entre onze heures & midi, nous dépassâmes le côté N. E. de l'isle en le laissant entre nous & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette isle est à peu près d'une lieue de tour, & nous y vîmes cinq Naturels du pays, dont deux avoient des lances dans leurs mains ; ils s'avancèrent sur une pointe, & s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque tems. Au N. O. de cette isle, il y a plusieurs isles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, & au Nord & à l'Est, on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté ; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup

plus

plus grands, nous étions familiarisés avec les rochers & les bancs de sable & ils ne nous faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau que nous avions trouvé sur l'*Isle des Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent; mais le vent qui souffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude par observation étoit de 12^d & notre longitude de $217^d\ 25'$: la sonde rapportoit 14 brasses; & l'espace que nous avions parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles, la route ayant été N. 29^d O.

LA grande terre en dedans des isles dont on vient de parler, forme une pointe que j'appellai *Cap Gren-*

ANN. 1770. Août.

ville; elle gît au 11^{d} 58′ de latitude & au 217^{d} 38′ de longitude; entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie Temple*. A neuf lieues à l'E. ½ N. du cap *Grenville*, on trouve quelques isles élevées, que je nommai *Isles de Sir Charles Hardy*, & j'appellai *Isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Après être restés en panne jusqu'environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer, nous prîmes l'esquif à la remorque, & la pinasse ayant gagné le devant, je fis servir, & nous portâmes au N. ¼ N. O. vers quelques petites isles situées dans cette direction. Elles paroissent former plusieurs isles séparées, mais en les approchant, nous nous apperçûmes qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif; sur quoi nous mîmes le cap au N. O. & nous les laissâmes à notre stribord. Nous gouvernâmes entre ces isles &

les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre, dans un passage sûr où il y avoit de 15 à 23 brasses d'eau. À quatre heures, nous découvrîmes quelques isles basses & des rochers qui nous restoient à l'O. N. O. & nous courûmes directement dessus; à six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 16 brasses, à un mille de distance du côté N. E. de la plus septentrionale de ces isles. Elles gisent à quatre lieues au N. O. du *Cap Grenville;* & d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes, je les appellai *Bird Isles* (*Isles des Oiseaux*). Un peu avant le coucher du soleil, nous étions en vue de la grande terre qui paroissoit par-tout très-basse & sablonneuse; & s'étendant au Nord jusqu'au N. O. ¼ N.: quelques bancs & des isles qui avoient le même aspect se prolongeoient au N. E.

LE 20, à six heures du matin,

Ann. 1770. Août.

nous remîmes à la voile avec une briſe fraîche de l'Eſt, & nous portâmes au N. O. vers quelques-unes des iſles baſſes qui ſont dans cette direction, mais nous fûmes obligés de ſerrer le vent au plus près, pour doubler un banc que nous découvrîmes à notre bas-bord, d'autres nous reſtant en même tems à l'Eſt. Quand nous eûmes dépaſſé ce banc, nous avions rapproché ces iſles de notre côté ſous le vent, mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles & des rochers à ſtribord que nous n'apperçûmes pas avant d'en être tout proche, je craignis d'aller au-deſſus du vent des iſles : c'eſt pourquoi je mis à la cape, & après avoir fait ſignal de venir à bord à la pinaſſe qui étoit en avant, je l'envoyai ſous le vent des iſles, avec ordre de ranger le bord du banc qui ſe prolongeoit du côté du Sud de la plus méridionale; j'ordonnai en même tems à l'eſquif d'aller

ANN. 1770. Août.

ſur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinaſſe eut gagné un certain eſpace, nous virâmes vent arrière & nous gouvernâmes après elle : en coupant ſous le vent de l'iſle, nous prîmes à la remorque l'eſquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue & qui pour cette raiſon avoit reſté peu de tems ſur le banc. Nous reconnûmes que l'iſle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres ; nous y apperçûmes pluſieurs huttes ou habitations des Naturels du pays, qui, à ce que nous ſupposâmes, alloient de la grande terre, qui n'en eſt éloignée que de cinq lieues, viſiter ces iſles de tems en tems pour y prendre des tortues, lorſqu'elles vont y dépoſer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinaſſe au N. N. E. & N. ¼ N. E. vers deux autres iſles baſſes, ayant deux bancs de ſable en dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ

ANN. 1770. Août.

quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. jusqu'à N. O. ¼ N. & qui étoit toute plate & sablonneuse. Nous étions, par observation, au 11^{d} 23$'$ de latitude S. & au 217^{d} 46$'$ de longitude O.; nos sondes étoient de 14 à 23 brasses; mais on verra mieux dans la carte ces détails, ainsi que les bancs & les isles qui sont en trop grand nombre pour en faire ici une mention particulière. A une heure, nous avions couru à peu près la longueur de la plus méridionale des deux isles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-dessus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes sous le vent. Nous y rencontrâmes un passage facile & nous gouvernâmes au N. ¼ N. O. dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avoit une petite isle entre cette terre & le vaisseau, & nous en lais-

sâmes en dehors de nous quelques autres basses & sablonneuses, ainsi que des bancs; nous les perdîmes tous de vue vers quatre heures, & nous ne les appercevions plus avant le lever du soleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous restoit au N. N. O. ½ O.; bientôt après nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, fond de vase, à environ cinq lieues de la terre, & nous y restâmes jusqu'au lendemain à la pointe du jour. ANN. 1770. Août.

LE 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile & nous gouvernâmes au N. N. O. de la boussole vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue : nous observâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de 3^d $6'$ E. A huit heures, nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de

ANN. 1770. Août.

la *Nouvelle-Galles* en étoit détachée, & que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-bord & alors tout près de nous. C'est pourquoi nous virâmes vent arrière & mîmes à la cape, après avoir envoyé la pinasse & l'esquif pour nous guider; nous gouvernâmes ensuite N. O. le long du S. O. ou de l'intérieur des bancs, en faisant le guet sur la grande hune & ayant un autre banc de sable à notre bas-bord. Nous trouvâmes entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large, dans lequel nous avions de 10 à 14 brasses. A onze heures, nous étions à peu près en travers de la terre détachée de la grande terre, & le passage entre les deux ne sembloit pas être embarrassé, cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & j'envoyai en même tems la pinasse à stribord. Je crus que ces précautions

étoient néceſſaires, parce que nous avions un flot très-fort qui nous entraînoit avec rapidité & que nous étions près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, nous naviguâmes après eux, & à midi nous entrâmes dans le paſſage. Notre latitude, par obſervation, étoit alors de 10^{d} 36′, & la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus ſeptentrionale, nous reſtoit à l'O. 2^{d} S. à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre étoit une ſimple iſle qui s'étendoit du N. au N. 75^{d} E. à deux ou trois milles. Nous vîmes en même tems à une diſtance conſidérable d'autres iſles qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O. & par derrière une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes auſſi être des iſles. Il y a encore d'autres iſles qui ſe prolongent juſqu'au Nord 71^{d} Oueſt,

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

que nous prîmes à ce tems pour la grande terre.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avions paſſé à un endroit oppoſé à l'iſle, eſt le promontoire ſeptentrional du pays, & je l'appellai *Cap Yorck*. Sa longitude eſt de 218^{d} 24′ O.; la latitude de la pointe ſeptentrionale eſt de 10^{d} 37′, & celle de la pointe eſt de 10^{d} 42′ S. La terre ſur la pointe orientale & celle qui eſt au Sud ſont baſſes & très-plates auſſi loin que la vue peut atteindre, & paroiſſent ſtériles. Au Sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appellai *Baie de Neucaſtle* & dans laquelle il y a quelques petites iſles baſſes & des bancs; la terre adjacente eſt auſſi très-baſſe, plate & ſablonneuſe. Celle de la partie ſeptentrionale du cap eſt plus montueuſe; les vallées

paroiſſent être couvertes de bois & la côte forme quelques petites baies dans leſquelles il ſemble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites iſles, depuis l'une deſquelles un petit banc de rochers ſe prolonge dans la mer; il y a auſſi une iſle tout près de la pointe ſeptentrionale. L'iſle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous paſsâmes, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui excepté deux, ſont très-petites : la plus méridionale eſt la plus grande & beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous apperçûmes ſur le côté N. O. de cette iſle un endroit qui promet un bon mouillage & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces iſles ſont appellées dans la carte *Iſles d'Yorck*. Au Sud & Sud-Eſt & même à l'Eſt & au Nord de ces iſles, on en rencontre pluſieurs

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers : en faisant voile entre ces isles & la grande terre, nous avions 12, 13 & 14 brasses d'eau.

Nous portâmes le long de la côte à l'Ouest avec une petite brise du S. E. ¼ S., & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant; nous crûmes d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au Nord, situé entre ces isles, & d'en laisser

quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaiſſeau qui ſuivoit n'avoit jamais moins de 5 braſſes d'eau dans la partie la plus étroite du canal, où la diſtance d'une iſle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

A quatre heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre par 6 braſſes & demie bon fond, à un & demi ou deux milles en dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir & les iſles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille: la grande terre s'étendoit au S. O.; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous reſtoit au S. 48^{d} O.; & nous avions au S. 76^{d} O. la pointe la plus méridionale des iſles ſur le côté N. O. du paſſage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de ſorte que nous conçûmes l'eſpoir d'avoir enfin trouvé un paſſage dans la mer de l'Inde;

Ann. 1770. Août.

cependant afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'isle qui gît à la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette isle quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois, & nous en apperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espèce de lances que nous connoissions déjà, & le dixième avoit un arc & un paquet de flèches, armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces Insulaires : nous remarquâmes aussi que deux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placèrent sur la grève à notre travers, & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre débarquement;

mais lorſque nous eûmes avancé à une portée de fuſil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravîmes ſur le champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune & qui étoit la plus ſtérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le S. O. & l'O. S. O., de ſorte que je comptois trouver ſûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit compoſée d'un grand nombre d'iſles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres auſſi loin que la vue pouvoit porter au Nord & à l'Oueſt, c'eſt-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* que j'ai parcourue depuis le 38[d] de latitude juſqu'à cet endroit, & que ſûrement aucun Européen n'avoit encore viſitée, j'arborai une ſeconde

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

fois pavillon Anglois, & quoique j'euſſe déjà pris poſſeſſion de pluſieurs parties en particulier, je pris alors poſſeſſion, au nom du Roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38^{d} de latitude juſqu'à cet endroit ſitué au 10^{d} $\frac{1}{2}$ S., ainſi que de toutes les baies, havres, rivières & iſles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*, nous fîmes trois décharges de nos fuſils & le vaiſſeau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie ſur cette iſle, que nous appellâmes *Iſle de Poſſeſſion*, nous nous rembarquâmes dans notre bateau, mais un juſant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaiſſeau très-difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré conſtamment une marée modérée dont le flot avoit ſa

direction

direction au N. O. & le jusant au S. E. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des isles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retourné la dernière fois à travers le récif.

ANN. 1770. Août.

Nous restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, & entre sept & huit heures du lendemain matin, 22, nous apperçûmes trois ou quatre Naturels du pays, rassemblant sur la grève des poissons à coquille; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes que c'étoient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse qui arriva sur les dix heures, nous

ANN. 1770. Août.

mîmes à la voile & nous portâmes au S. O. avec une brise légère de l'E. qui ensuite sauta au N. ¼ N. E.; notre profondeur d'eau étoit de 6 à 10 brasses, excepté dans un endroit où nous n'en avions que 5. A midi, l'isle de *Possession* nous restoit au N. 53^{d} E. A quatre lieues, l'extrémité occidentale de la grande terre qui étoit en vue nous restoit au S. 43^{d} O. à quatre ou cinq lieues & sembloit être fort basse; & nous avions au N. 71^{d} O. à huit milles la pointe S. O. de la plus grande des isles sur le côté N. O. du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap Cornwall;* il gît au 10^{d} 43′ de latitude S. & au 219^{d} de longitude O. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, & que j'appellai *Isles de Wallis*, nous restoient à l'O. ¼ S. O. ½ S. à environ deux lieues : notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 46′ Sud. Nous continuâmes à

avancer à l'O. N. O. avec le flot de la marée, ayant peu de vent & de 8 à 5 brasses d'eau. A une heure & demie, la pinasse qui étoit en avant nous signala un bas-fond, sur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'esquif pour sonder aussi de son côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous signalèrent tous deux encore un bas-fond; la marée approchant alors de sa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route, parce qu'à ce tems il pouvoit être très-dangereux pour nous de toucher; c'est pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 brasses, fond de sable. Les isles de *Wallis* nous restoient au S. ¼ S. O. ½ O. à cinq à six milles; les isles au Nord s'étendoient du S. 73^d E. au N. 10^d E., & nous avions au N. O. ½ O. une petite isle que nous venions d'appercevoir. Nous trouvâmes que le

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

flot portoit ici à l'Oueſt & le juſant à l'Eſt.

APRÈS que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le Maître dans la chaloupe pour ſonder. A ſon retour, le ſoir, il rapporta qu'il y avoit un banc de ſable qui s'étendoit au Nord & au Sud ſur lequel il n'y avoit que 3 braſſes d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme qui continua juſqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une briſe légère du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux en avant pour ſonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la petite iſle que nous avions découverte la veille : la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 braſſes, & de 3 ſur le banc de ſable; c'étoit alors le dernier quart du juſant. L'iſle la plus ſeptentrionale qui fût en vue nous

reſtoit au N. 9^{d} E.; le cap *Cornwall* à l'Eſt, à trois lieues, & les iſles de *Wallis* au S. 3^{d} E. à la même diſtance. Ce banc de ſable, dans la partie que nous avons ſondée, s'étend à peu près Nord & Sud; mais je ne puis pas dire juſqu'à quelle diſtance; dans ſa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépaſſé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 braſſes $\frac{3}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite iſle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous reſtoit au Sud à environ un demi-mille. Nous avions alors cinq braſſes d'eau, & la terre la plus ſeptentrionale en vue qui fait partie de la même chaîne d'iſles que nous avions découvertes au Nord depuis notre première entrée dans le détroit, nous reſtoit au N. 71^{d} E. Notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d} 33′ S. & notre

ANN. 1770. Août.

longitude de 219^{d} 22' O. Dans cette situation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors peu de vent & que nous étions près de l'isle, nous y débarquâmes M. Banks & moi; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entièrement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela que je l'appellai *Isle Booby*. Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du S. O.; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rhumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'Ouest

de *Carpentaria* ou de l'extrémité ſeptentrionale de la *Nouvelle-Hollande* & que nous avions une mer ouverte à l'Oueſt; ce qui me faiſoit beaucoup de plaiſir, non-ſeulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourroit plus douter ſi la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* ſont deux iſles ſéparées ou différentes parties de la même terre.

L'ENTRÉE N. E. de ce paſſage ou détroit gît au 10d 39′ de latitude S. & au 228d 36′ de longitude O. Il eſt formé au S. E. par la grande terre ou l'extrémité ſeptentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & au N. O. par un grouppe d'iſles que j'appellai *Iſles du Prince de Galles;* il eſt probable que ces iſles s'étendent juſqu'à la *Nouvelle-Guinée;* elles ſont de hauteur & de circonférence fort diffé-

ANN. 1770. Août.

rentes, & la plupart sembloient être bien couvertes de plantes & de bois. Nous apperçûmes de la fumée sur le plus grand nombre de ces isles, & par conséquent on ne peut pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore qu'entr'elles, il y a des passages au moins aussi bons & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reste, on ne doit pas en desirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'Est soit moins dangereux. On ne peut guères douter, suivant moi, qu'il ne soit possible de découvrir cet accès moins périlleux, & pour constater ce fait, il ne faut que déterminer jusqu'où le récif principal ou extérieur qui environne les bancs de sable à l'Est, s'étend vers le Nord; je n'en aurois pas laissé l'examen aux Navigateurs à venir, si j'avois été moins excédé par la fatigue & les dangers, & si mon vaisseau

avoit été en meilleur état pour cette entreprise.

JE donnai à ce canal ou passage le nom du vaisseau, & je l'appellai *Détroit de l'Endeavour.* Sa longueur du N. E. au S. O. est de dix lieues, & il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les isles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée isle de *Possession* n'est ni fort haute, ni d'une grande étendue; nous la laissâmes entre nous & la grande terre, en passant entr'elle & deux petites isles rondes qui gisent à environ deux milles à son N. O. Les deux petites isles, que j'appellai *Isles de Wallis,* sont situées au milieu de l'entrée S. O. & nous les laissâmes au Sud. Notre profondeur d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 brasses, bon mouillage par-tout, excepté sur le

ANN. 1770. Août.

banc de sable qui gît à deux lieues au Nord des isles de *Vallis*, où à la marée basse, la sonde ne rapporte que 3 brasses. On trouvera des connoissances plus détaillées sur le détroit, sur la situation des différentes isles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *Nouvelle-Galles*, dans la carte qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu nous permettre. Cependant, relativement aux bancs de sable, je n'assurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui existent, & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en découvrir la moitié dans une seule navigation. Je dois aussi avoir omis plusieurs isles, sur-tout entre le 20^{d} & le 22^{d} de latitude; où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une aussi grande distance. Les Navigateurs ne croiront donc pas qu'il soit impossible de trouver des isles ou des bancs

de ſable dans ces mers, aux endroits où je n'en ai point marqué ſur ma carte. C'eſt aſſez que la ſituation de celles dont j'ai fait mention ſoit déterminée exactement; & en général, j'ai les plus grandes raiſons de croire qu'on reconnoîtra qu'elle eſt auſſi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des obſervations ſubſéquentes & multipliées. On peut ſe fier ſur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies; car nous avons manqué rarede faire une fois chaque jour une obſervation pour corriger la latitude de notre eſtime : les obſervations faites pour déterminer notre longitude ſont également nombreuſes, & nous n'avons laiſſé échapper aucune des occaſions que nous offroient pour cela le ſoleil & la lune. Je manquerois à la juſtice qui eſt dûe à la mémoire de M. Green, ſi je n'at-

Ann. 1770. Août.

teſtois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des obſervations & des calculs utiles aux Navigateurs ; & que, par ſes leçons & ſes ſecours, pluſieurs de nos Officiers ſubalternes furent en état d'obſerver & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette méthode de trouver la longitude en mer peut être adoptée comme un uſage univerſel, & on peut toujours y compter, à un demi-degré près ; ce qui eſt ſuffiſant pour toutes les opérations nautiques. Si donc la connoiſſance de la manière dont on fait des obſervations & des calculs eſt regardée comme une qualité néceſſaire à tous les Officiers de Marine, on peut, ſans faire beaucoup de tort au progrès des lumières, négliger les travaux de l'aſtronome ſpéculateur pour réſoudre ce problême. Il ne ſera pas auſſi difficile qu'il le paroît d'abord, d'acquérir cette connoiſſance ou de la mettre

en pratique; car à l'aide d'un Almanach nautique & des Ephémérides astronomiques, les calculs, pour déterminer la longitude, prendront aussi peu de tems que le calcul d'un azimuth, pour trouver la variation de l'aiguille.

ANN. 1770. Août.





CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. *Description particulière du Pays, de ses productions & de ses Habitans. Petit Vocabulaire de la Langue de ces Peuples & quelques observations sur les courans & les marées.*

ANN. 1770. Août. J'AI déjà rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les évènemens qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complette & plus circonstanciée; si l'on y trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entièrement neuf.

LA *Nouvelle-Hollande*, ou comme j'ai appellé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de 27^{d}, c'est-à-dire près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud des 33 & 34^{d}, la terre est en général, basse & unie; plus loin au Nord, elle est remplie de collines, mais on ne peut pas dire que dans aucune partie, elle soit véritablement montueuse: les terreins élevés pris ensemble ne font qu'une petite portion de sa surface en comparaison des vallées & des plaines. En général elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entre-

ANN. 1770. Août.

coupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées font en plufieurs endroits couvertes de verdure. Le fol, néanmoins, eft fouvent fablonneux, & la plupart des favannes, fur-tout au Nord, font femées de rochers & ftériles; fur les meilleurs terreins, la végétation eft moins vigoureufe que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y font pas fi grands & les herbes y font moins épaiffes. L'herbe eft ordinairement élevée, mais clair-femée, & les arbres, où ils font les plus grands, font rarement à moins de quarante pieds de diftance les uns des autres; l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'eft pas mieux boifé que la côte de la mer. Les bords des baies, jufqu'à un mille au-delà de la grève, font couverts de palétuviers, au-deffous defquels le fol eft une vafe graffe toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons

avons quelquefois rencontré des terreins marécageux, ſur leſquels l'herbe étoit très-épaiſſe & très-abondante, & d'autrefois des vallées revêtues de brouſſailles. Le ſol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie, qui gît au Nord à 25^{d} S., eſt remplie de bonnes baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

SI nous pouvons juger du pays par l'aſpect qu'il nous préſentoit tandis que nous y étions, c'eſt-à-dire, au fort de la ſaiſon sèche, il eſt bien arroſé: nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruiſſeaux & de ſources, mais point de grandes rivières; il eſt probable cependant que ces ruiſſeaux deviennent plus

Ann. 1770. Août.

considérables dans la ſaiſon pluvieuſe. Le *Détroit de la Soif (Thirsty Sound)* a été le ſeul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs deau douce, quoique la ſurface du pays ſoit par-tout entrecoupée de criques ſalées & de terres qui portent des palétuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes eſpèces d'arbres; on n'en trouve que deux ſortes qu'on puiſſe appeller bois de charpente; le plus grand eſt le gommier qui croît dans tout le pays, & dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, aſſez ſemblables à celles du ſaule, & la gomme, ou plutôt la réſine qu'il diſtille, eſt d'un rouge foncé & reſſemble au *ſang de dragon*; il eſt poſſible que ce ſoit la même, car on ſait que cette ſubſtance eſt produite par diverſes plantes. *Dampierre* en fait mention;

c'eſt peut-être celle que *Taſman* trouva ſur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres » & de la gomme lacque de terre ». L'autre bois de conſtruction eſt celui qui reſſemble à peu près à nos pins, & dont on a parlé plus haut dans la deſcription de la *Baie de Botanique*. Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déjà remarqué, eſt extrêmement dur & peſant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il eſt facile de peler; & c'eſt la même dont on ſe ſert dans les Indes orientales pour calfater les vaiſſeaux.

Nous y avons trouvé trois différentes ſortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud, a des feuilles pliſſées comme un éventail; le choux en eſt petit, mais d'une douceur exquiſe, & les noix qu'il porte en quantité ſont une très-

bonne nourriture pour les cochons. La ſeconde eſpèce eſt beaucoup plus reſſemblante au véritable chou palmiſtes des iſles d'Amérique; ſes feuilles ſont grandes & aîlées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette ſeconde eſpèce porte auſſi un chou qui, ſans être auſſi doux que l'autre, eſt plus gros. La troiſième eſpèce, que nous avons rencontrée ſeulement dans les parties ſeptentrionales ainſi que la ſeconde, avoit rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles aîlées reſſemblantes à celles d'une eſpèce de fougère. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à peu près de la groſſeur d'un marron, & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en

firent l'expérience, payèrent cher cette tentative, car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits, & pensant que le tempérament des cochons pourroit être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus foible, nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent, & pendant quelque tems, ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité; mais environ une semaine après, ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la cassave des isles d'Amérique; & que la pulpe, quand elle est sèche, est

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

non-ſeulement ſaine mais nourriſſante. Outre ces eſpèces de palmier & de palétuvier, il y a pluſieurs petits arbres & buiſſons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaiſe qualité, & un autre qui porte une ſorte de prune reſſemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là eſt applatie ſur les côtés comme un petit fromage; & un troiſième qui produit une eſpèce de pomme couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours devient bonne à manger, & a une ſaveur un peu reſſemblante à celle d'une prune de damas.

La *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un Botaniſte, mais il y en a très-peu qu'on puiſſe manger; entr'autres une petite

plante à feuilles longues, étroites & épaiſſes reſſemblantes à une eſpèce de jonc, appellée en Angleterre *queue de chat*, diſtille une réſine d'un jaune brillant, exactement ſemblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occaſion de diſtinguer ſes propriétés, non plus que celles de pluſieurs autres plantes que les Naturels du pays ſemblent connoître, puiſqu'ils les diſtinguent par différens noms.

ANN. 1770. Août.

J'AI déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante reſſemblante aux cocos des iſles d'Amérique, ainſi que d'une eſpèce de fève: on y peut ajouter une ſorte de perſil & de pourpier, & deux eſpèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde & couverte de fibres cordées; elles ſont toutes deux très-petites mais douces. Nous

n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayions vu souvent des endroits que l'on avoit creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par la tige.

J'AI décrit plus haut la plupart des fruits de la *Nouvelle-Hollande.* Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes orientales, & il est appellé par les Hollandois *Pyn appel Boomen.*

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien & j'ai

décrit en particulier le *Kanguroo*, & l'animal de l'eſpèce des *Opoſſum* reſſemblant au phalanger de M. Buffon ; je n'en connois d'autre qu'un quatrième reſſemblant au putois, que les Naturels du pays appellent *Quoll ;* il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Pluſieurs de nos gens dirent qu'ils avoient apperçu des loups ; peut-être que, ſi nous n'avions pas vu des pas qui ſembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient guères plus dignes de foi que celui qui diſoit avoir vu le diable.

NOUS vîmes pluſieurs eſpèces de chauveſouris qui tiennent le milieu entre les oiſeaux & les quadrupèdes, & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs ; nous n'avons pas été aſſez heureux pour en attraper une vivante ou morte, mais nous

Ann. 1770. Août.

supposâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite ſous le nom de *Rouſet* ou de *Rouget.*

Les oiſeaux de mer & les autres oiſeaux aquatiques, ſont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appellées en Anglois *Soland Geeſe* & qui ſont de deux ſortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & pluſieurs autres. Les oiſeaux de terre ſont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiſeaux du même genre d'une beauté exquiſe; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe, & quoiqu'ils ſoient extrêmement ſauvages, nos gens en tuoient ſouvent dix ou douze dans un jour : ces oiſeaux ſont fort beaux, & ils portent une crête très-dif-

férente de ceux que nous avions encore vus.

PARMI les reptiles, il y a des ſerpens de différente eſpèce, quelques-uns nuiſibles & d'autres qui ne font point de mal; des ſcorpions, des millepieds & des lézards. Les inſectes ſont en petit nombre; les moſquites & les fourmis ſont les principaux : il y a pluſieurs eſpèces de fourmis; quelques-unes ſont vertes, & vivent ſur les arbres où elles conſtruiſent des nids, qui ſont d'une groſſeur moyenne entre celle de la tête d'un homme & ſon poignet. Ces fourmilières ſont d'une ſtructure très-curieuſe; les fourmis les compoſent en pliant pluſieurs feuilles dont chacune eſt auſſi large que la main : elles en joignent les pointes enſemble avec une eſpèce de glu, de manière qu'elles forment une bourſe. La ſubſtance viſqueuſe dont elles ſe ſervent pour

ANN. 1770. Août.

cela, eſt un ſuc animal ou colle qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu obſerver la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles; mais nous en avons vu des milliers qui réuniſſoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette poſition, tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette poſition par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, & dès que nous les eûmes chaſſées de l'endroit qu'elles occupoient, les feuilles repliées ſe détendirent par leur élaſticité naturelle avec une ſi grande force, que nous fûmes ſurpris de voir comment, au moyen de la combinaiſon de leurs efforts, ils avoient pu la dompter. Si nous ſatisfîmes notre curioſité à leurs

dépens, elles ſe vengèrent de l'injure; des milliers de ces inſectes ſe jettèrent à l'inſtant ſur nous, & nous causèrent une douleur inſupportable avec leurs aiguillons, ſur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La piqûre de ces aiguillons n'étoit guères moins douloureuſe que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la ſouffrance ne duroit pas plus d'une minute.

Il y a une autre eſpèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne ſont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuſer en en tirant la moëlle preſque juſqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même tems des fleurs, comme ſi

ANN. 1770. Août.

ſon intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorſque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ſes branches, nous ne fûmes guères moins étonné que nous l'aurions été, ſi nous avions profané un boſquet enchanté, où tous les arbres bleſſés par la hache auroient donné des ſignes de vie; car nous fûmes à l'inſtant couverts d'une multitude de ces animaux qui ſortoient par eſſains de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans ſon *Herbarium Amboinenſe*, volume II. page 157, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, eſt très-différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu auſſi une troiſième eſpèce de fourmis qui avoient leur

nid dans la racine d'une plante croiſſant comme le gui ſur l'écorce d'un arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine eſt ordinairement auſſi groſſe qu'un grand navet, & quelquefois elle l'eſt bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux, qui cependant ne paroiſſoient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fuſſent pas plus groſſes qu'une noiſette. Les inſectes ſont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'eſt guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine aſſez de force pour les faire ſentir; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avoient bleſſés par leurs piqûres;

Ann. 1770.
Août.

car à l'inſtant que nous touchions la racine, ils ſortoient en foule de leurs trous, & ſe précipitant ſur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y excitoient un chatouillement plus inſupportable que la piqûre, excepté quand elle eſt portée à une très-grande violence. Rumphius, volume VI. page 120, a donné auſſi une deſcription de cet oignon & de ſes habitans, & il fait mention d'une autre eſpèce de fourmis qui ſont noires.

Nous avons trouvé une quatrième eſpèce de fourmis qui ne font aucun mal, & qui reſſemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux ſortes; l'une eſt ſuſpendue ſur des branches d'arbres, & l'autre eſt conſtruite ſur la terre. Les fourmilières ſuſpendues ſur les arbres, ſont trois ou quatre fois auſſi groſſes que

la

la tête d'un homme ; & elles sont compoſées d'une ſubſtance caſſante ; qui ſemble être formée de petites parties de végétaux pétries enſemble avec une matière glutineuſe que les inſectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de ſinuoſités, une quantité prodigieuſe de cellules qui ont toutes une communication entr'elles & pluſieurs ouvertures qui conduiſent à d'autres fourmilières ſur le même arbre. Il y a auſſi une grande avenue ou chemin couvert qui va juſqu'à terre & communique par-deſſous l'autre fourmilière qui y eſt conſtruite. Celle-ci eſt communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui ſur lequel ſont les autres habitations ; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de ſix pieds de hauteur & à peu près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus

Ann. 1770. Août.

petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrein aux fourmilières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins-couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquelles elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterreines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid, avantage que

celles qui ſont conſtruites ſur les arbres, quoiqu'en général placées ſous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cauſe de la nature & du peu d'épaiſſeur de l'enduit dont elles ſont couvertes. ANN. 1770. Août.

LA mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre; & quoique le poiſſon n'y ſoit pas en ſi grande abondance qu'il l'eſt ordinairement dans les latitudes plus hautes; cependant nous jettions rarement la ſeine ſans en prendre de cinquante à deux cens livres. Il y en a de différentes ſortes, mais excepté le mulet & quelques-uns des coquillages, les autres ne ſont pas connus en Europe; la plupart ſont bons à manger, & pluſieurs ſont excellens. On trouve ſur les bancs de ſable & ſur le récif, une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde, des huîtes de différente eſpèce,

Ann. 1770. Août.

& en particulier des huîtres de rocher & des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une grosseur énorme ; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancres ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières & les lacs salés.

Dampierre est le seul Auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la *Nouvelle-Hollande* & de ses habitans, & quoiqu'en général ce soit un Ecrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus habitoient, il est vrai, une partie de la côte très-distante de celle que nous avons visitée ; mais aussi nous avons apperçu des Insulaires en différens endroits de la côte très-éloignés les uns des autres ; & comme nous avons trouvé partout une uniformité parfaite dans la

figure, les mœurs & les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à peu près de même dans le reste du pays. ANN. 1770. Août.

LE nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande* paroît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois; ce fut à la *Baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passoit. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une

Ann. 1770. Août.
immense étendue de pays entièrement inconnu ; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connoissoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

LA ſeule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaiſſeau fut radoubé; elle étoit compoſée de vingt-une perſonnes, douze hommes, ſept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venoient ſur la rivière, ils les laiſſoient toujours derrière. Les hommes ici & dans les autres diſtricts, ſont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils ſont ſveltes & ſont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquable; leur viſage n'eſt pas ſans expreſſion, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

ANN. 1770. Août.

LEUR peau étoit tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons eſſayé pluſieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais

ANN. 1770. Août.

ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître presque aussi noirs que des Nègres, & suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses; leurs dents sont blanches & égales; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs; mais ils les portent tout courts: en général ils sont lisses, mais quelquefois ils bouclent légèrement; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés, & sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse, & à notre grande surprise, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaisse; ils ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avoit la barbe plus grande

que ſes compatriotes ; nous obſervâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun inſtrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

LES deux ſexes, comme je l'ai déjà remarqué, vont entièrement nuds, & ils ne ſemblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'expoſer à la vue nos mains & notre viſage. Leur principale parure conſiſte dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui ſépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la ſagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renverſement de goût ils ont penſé que c'étoit un ornement

ANN. 1770. Août.

& ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelqu'autre Nation. Cet os est aussi gros que le doigt, & comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage & bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer; aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appelloient cet os en plaisantant leur vergue de beaupré; & véritablement il formoit un coup-d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés ensemble très-proprement; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras,

& autour des reins un cordon de cheveux treſſés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des eſpèces de hauſſecols, faits de coquillages, ſuſpendus le long du col & traverſant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore une autre enduit; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches ſur les épaules & ſur la poitrine; & le blanc en rayes, quelques-unes étroites & d'autres larges; les étroites ſont placées ſur les bras, les cuiſſes & les jambes, & les larges ſur le reſte du corps; ce deſſein ne manque pas abſolument de goût. Ils appliquent auſſi des petites taches de blanc ſur le viſage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge ſembloit être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi étoit compoſé leur blanc; il étoit en petits

Ann. 1770. Août.

grains fermes, ſavonneux au toucher & preſqu'auſſi peſant que du blanc de plomb : c'étoit peut-être une eſpèce de *ſteatites*, mais à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachoient un ſi grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur ſervir de parure, & qu'ils étoient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & ils nous a été impoſſible de leur en inſpirer aucune; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos ſignes quand nous leur demandions quelque choſe en retour. La même indiffé-

rence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit auſſi de nous voler ; s'ils avoient deſiré davantage, ils auroient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le ſeul objet auquel ils mirent de la valeur; le reſte de nos meubles, effets ou marchandiſes, n'en avoit point pour eux; j'ai déjà obſervé plus haut que nous avions trouvé les préſens que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaiſent que pendant qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons apperçu ſur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais ſeulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui ſembloient être les ſuites des bleſſures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un inſtrument obtus ; nous comprîmes par

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

leurs ſignes que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient reſſentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paroiſſent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui reſſemblât à une ville ou à un village. Leurs maiſons, ſi toutefois on peut leur donner ce nom, ſemblent être faites avec moins d'art & d'induſtrie qu'aucune de celles que nous avons vues, ſi l'on en excepte les miſérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur ſont inférieures à certains égards. Celles de la baie ſont les meilleures; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puiſſe ſe tenir debout; mais elles ne ſont pas aſſez larges pour qu'il puiſſe s'y étendre de ſa longueur dans aucun ſens. Elles ſont conſtruites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à peu

près aussi grosses que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au Nord, le climat devient plus chaud, & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces: elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur & un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

direction du vent qui souffle communément, & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour se défendre plutôt des mosquites que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems, & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées sur la *Nouvelle-Hollande*, du côté opposé au vent dominant, celles des isles étoient en face du vent, ce qui semble prouver qu'il y

règne

règne une ſaiſon douce pendant laquelle la mer eſt calme, & que le même tems qui leur permet de viſiter les iſles adoucit l'air froid pendant la nuit.

ANN. 1770. Août.

LE ſeul meuble que nous ayions apperçu dans ces cabanes eſt une eſpèce de vaſe oblong, & qu'ils font tout ſimplement d'écorce; en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'oſier qui, n'étant pas coupée, ſert d'anſe. Nous imaginâmes que ces vaſes étoient des baquets dans leſquels ils vont puiſer de l'eau à la ſource, qu'on peut ſuppoſer être quelquefois à une diſtance conſidérable. Ils ont cependant un ſac à mailles d'une médiocre grandeur; pour le travailler ils ſuivent à peu près la même méthode qu'employent nos femmes en faiſant du filet. L'homme porte ce ſac attaché ſur ſon dos avec un petit cordon

Ann. 1770. Août.

qui passe sur sa tête ; en général il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matiere dont ils se peignent, quelques hameçons & des lignes ; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petitesse extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui est à peu près de la grosseur du poignet, & qui a sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout

du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorſqu'il eſt entré dans le corps de l'animal, & qu'il y eſt retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant ſur l'eau, ſert de trace pour retrouver la victime ; il leur ſert auſſi à la tirer, juſqu'à ce qu'ils puiſſent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les bleſſures s'étoient guéries. Leurs lignes ſont de différente épaiſſeur, depuis la groſſeur d'une corde d'un demi-pouce, juſqu'à celle d'un crin ; elles ſont compoſées d'une ſubſtance végétale, mais nous n'avons pas eu occaſion d'apprendre quelle eſt en particulier celle qu'ils emploient à cet uſage.

ANN. 1770. Août.

LES habitans de la *Nouvelle-Hol-*

ANN. 1770. Août.

lande se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiseaux de différente espèce; quoiqu'ils soient si sauvages qu'il nous étoit très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

ILS ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale, mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud.

NOUS ne savons pas s'ils connoissent quelque plante narcotique du genre du tabac; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche; c'est peut-être une espèce de bétel, mais quelle qu'elle soit, elle ne produisoit aucun mauvais effet sur les dents ni sur les lèvres. ANN. 1770. Août.

COMME ils n'ont point de filet, ils n'attrappent le poisson qu'en le harponnant ou avec une ligne & un hameçon; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

ANN. 1770. Août.

NOUS n'avons pas eu occaſion de connoître leur manière de chaſſer, mais, d'après les entailles qu'ils avoient faites par-tout ſur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poſte au ſommet; & que delà ils guettoient les animaux qui paſſoient par haſard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances: il eſt poſſible auſſi que dans cette ſituation ils attrapent les oiſeaux qui vont s'y jucher.

J'AI obſervé que, lorſqu'ils quittoient nos tentes ſur les bords de la rivière *Endeavour*, nous pouvions ſuivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur ſervoient de quelque manière à prendre le *kanguroo;* nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvoient les faire paſſer près des endroits

où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

LES habitans de la *Nouvelle-Hollande* produisent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en en-bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup

ANN. 1770. Août.

de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, & ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui ; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquoit tout de suite au bois & à l'herbe sèches qui se trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu ; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe sèche ; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jetta de la flamme ; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainsi dans toute sa route.

L'HISTOIRE du genre humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'appli-

cation du feu. Prefque tout le monde conviendra que le hafard apprit la manière de le produire par collifion ou par frottement; mais fes premiers effets durent frapper naturellement de confternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres fufceptibles de fenfations ou de diffolution, & par conféquent il n'eft pas aifé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hafard une exiftence paffagère à le reproduire à deffein. Il n'eft pas poffible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en foient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoiffent les effets; c'eft-à-dire, d'affez près pour en recevoir de la chaleur fans en être bleffés. Il feroit naturel de penfer que l'exceffive douleur qu'éprouva le

Ann. 1770. Août.

Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'eſpèce humaine une averſion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraſer un ſerpent, dut l'engager à détruire le feu & à ſe bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonſtances, il eſt très-difficile d'expliquer comment les hommes ſe familiariſèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en ſervit la première fois pour cuire les alimens, puiſqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont peſé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver auſſi déſagréables ceux qui étoient cuits, que le ſeroient des plantes ou des

viandes crues pour des perſonnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il eſt remarquable que les habitans de la *Terre de Feu* produiſent le feu par colliſion, & que les habitans, plus heureux de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otahiti*, l'allument en frottant une ſubſtance combuſtible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raiſon de ſuppoſer que ces différentes opérations répondent à la manière ſuivant laquelle le haſard a fait connoître cet élément dans la Zone Torride & dans la Zone Glacée? Chez les habitans ſauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puiſſe faire croire, que le feu s'y produit auſſi aiſément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps ſont chauds, ſecs & combuſtibles, & dans leſquels circule un feu caché que le plus léger mouvement

ANN. 1770. Août.

suffit pour faire paroître au dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables, fit connoître le feu pour la première fois, & que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'aujourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre; & que, par rapport à la pro-

duction primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanente des Volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

CES peuples ont pour armes des javelines ou des lances: ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu

ANN. 1770. Août.

& qui étoient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois

ſont auſſi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles briſées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la réſine. Les lances ainſi barbelées ſont des armes terribles, car lorſqu'elles ſont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer ſans déchirer la chair, ou ſans laiſſer dans la bleſſure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formoient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main ſeule ſuffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de diſtance; par exemple, à dix ou vingt verges; mais ſi leur but eſt éloigné de quarante ou cinquante, ils ſe ſervent d'un inſtrument que nous appelâmes *bâton à jetter.* C'eſt un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaiſſeur & de trois pieds de long;

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton, la personne qui doit la jetter la tient sur son épaule, & après l'avoir agitée il pousse en avant le bâton à jetter & le lance de toute sa force, mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues

à

à terre. Lorſque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des flèches, mais il eſt poſſible que nous nous ſoyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la *Baie de Botanique* un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'oppoſa à notre débarquement le prit dans une hutte, & lorſqu'il s'enfuit, il le laiſſa derrière lui. En le ramaſſant nous reconnûmes qu'il avoit été tranſpercé près du centre par une lance pointue. L'uſage de ces boucliers eſt ſûrement très-fréquent parmi ces peuples; car quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons ſouvent rencontré des arbres d'où ils ſembloient manifeſtement avoir été pris, & ces marques ſe diſtinguoient

ANN. 1770. Août.

aisément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée ; cette écorce étoit un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaillure ; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

LES pirogues de la *Nouvelle-Hollande* sont aussi grossières & aussi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous

avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau & sont très-légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus impor tant auquel on les puisse employer, & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avoit un monceau d'algues marines sur lesquelles étoit un petit feu, probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapoient.

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770. Août.

LES pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au Nord, n'étoient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long, & comme elles étoient très-étroites, elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagayes qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connoître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une

hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs batons à jetter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paroîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux ; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés ; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces.

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

LES pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endeavour*, étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des isles sur lesquelles les Naturels du pays avoient pêché de la tortue, une petite rame qui avoit appartenu à une pirogue d'écorce & qui auroit été inutile à bord de toute autre.

IL n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont réduits

à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres, en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcèrent de s'oppofer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eût été bleffé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-feulement ils font naturellement braves, mais encore familiarifés avec les dangers des combats, & qu'ils font par habitude auffi bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, fans que nous leur fiffions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, fembleroit prouver que leur caractère eft d'une timidité & d'une pufillanimité extraordinaires, & que ceux-là feuls qui fe font battus par occafion, ont fubjugué cette difpofition naturelle. J'ai feulement rap-

porté les faits ; c'eſt au lecteur à juger par lui-même. ANN. 1770. Août.

D'APRÈS ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas ſuppoſer que nous ayons acquis une grande connoiſſance de leur langage. Cependant comme ce point eſt un grand objet de curioſité, ſur-tout pour les ſavans, & fort important pour les recherches qu'ils font ſur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût en quelque manière répondre à ce deſſein, & je vais expliquer comment nous ſommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions ſavoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faiſions entendre par ſignes, le mieux qu'il nous étoit poſſible, que nous

Ann. 1770. Août.

desirions savoir comment ils l'appelloient. Nous écrivions sur le champ le mot qu'ils prononçoient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs ; car si un Indien avoit ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un caillou* ou *un silex ;* de même lorsque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui désignoit l'espèce & non le genre, ou qui au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuse ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendoit de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems, & après les avoir marqués, nous avons com-

paré nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise.

ANN. 1770. Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
la tête,	wageegee.
les cheveux,	morye.
les yeux,	meul.
les oreilles,	melea.
les lèvres,	yembe.
le nez,	bonjoo.
la langue,	unjar.
la barbe,	wallar.
le col,	doomboo.
les mammelles,	cayo.
les mains,	marigal.

ANN. 1770. Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
les cuisses,	coman.
le nombril,	toolpoor.
les genoux,	pongo.
le pied,	edamal.
le talon,	kniorror.
la plante du pied,	chumal.
la cheville du pied,	chongurn.
les ongles,	kulke.
le soleil,	gallan.
le feu,	meanang.
une pierre,	walba.
du sable,	yowall.
une corde,	gurga.
un homme,	bama.
une tortue mâle,	poinga.
une tortue femelle,	mameingo.
une pirogue,	marigan.
ramer,	pelenyo.
s'asseoir,	takai.
uni,	mier carrar.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
un chien ;	cotta ou kota.
un loriot (espèce d'oiseau),	perpere ou pier-pier.
du sang,	garmbe.
du bois,	yocou.
l'os qu'ils portent au nez,	tapool.
un sac,	charngala.
les bras,	aco, ou acol.
le pouce,	eboorbalga.
l'index, le doigt du milieu & le quatrième doigt,	egalbaiga.
le firmament,	kere ou kearre.
un père,	dunjo.
un fils,	jumurre.
une grande pétoncle (coquillage connu),	moingo.
cocos, ignames,	maracotu.

ANN. 1770. Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
expressions que nous croyons être des mots d'admiration, & que les Naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.	chew, cherco, yareaw, tut, tut, tut, tut,

JE vais finir ma description de la *Nouvelle-Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courans & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis le 32^{d} de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24^{d} 46′ de latitude, nous avons trouvé constam-

ment un courant qui avoit ſa direction au Sud & qui faiſoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit plus ou moins grande ſuivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force ſur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre ſi le flot venoit du Sud, de l'Eſt ou du Nord; je penche à croire qu'il venoit du S. E., mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au $24^d\ 30'$ de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. O. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. ſur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'Eſt, & ſur la partie ſeptentrionale de cette baie, il venoit du Nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoit de l'Eſt. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfes* (*Bay*

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

of Inlets), il portoit fortement à l'Ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large (Broad Sound)*; au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoit du Nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre que le flot vient de l'E. ou du S. E. Chacun sait qu'où il y a des golfes profonds & de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses, qui montent du lit de la mer & qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce, le flot y est toujours considérable & sa didirection déterminée par la position & le gîsement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelle que soit sa route en mer. Enfin, où les marées sont foibles, ce qui arrive ordinairement sur cette côte, un grand golfe attire, si je puis ainsi parler, le flot dans un espace de plusieurs lieues.

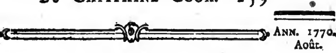
UN

UN coup-d'œil sur la carte éclaircira ce que je viens de dire. Au Nord du *Passage de la Pentecôte* il n'y a point de grand golfe, & par conséquent le flot porte au N. ou N. O. suivant la direction de la côte, & le jusant au S. ou au S. E. : telle est du moins leur route à peu de distance de terre, car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai observé aussi que nous n'avions, toutes les vingt-quatre heures, qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit, dans les marées hautes, n'est pas de moins de trois pieds, & où les marées sont peu considérables comme ici, cette proportion est très-forte relativement à toute la différence qui se trouve entre la haute & la basse marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité, qui est très-remarquable,

ANN. 1770. Août.

que lorsque nous eûmes échoué; peut-être qu'elle est encore plus grande plus loin au Nord. Quand nous tombâmes une seconde fois dans le récif, nous trouvâmes que les marées étoient plus considérables que celles que nous avions observées auparavant, si l'on en excepte celles de la *Baie des Golfes;* ce qui pouvoit provenir de ce que l'eau étoit plus renfermée entre les bancs de sable. Le flot porte aussi au N. O. ici, & il continue dans la même direction, jusqu'à l'extrémité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend son cours à l'O. & au S. O. dans la mer de l'Inde.





ANN. 1770. Août.

CHAPITRE VII.

Passage de la Nouvelle-Galles méridionale *à la* Nouvelle-Guinée. *Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier Pays.*

EN quittant l'*Isle Booby*, l'après-midi du 23 Août, nous gouvernâmes à l'O.N.O. avec de petites fraîcheurs du S. S. O., jusqu'à cinq heures du soir que nous eûmes calme; & le flot de la marée portant bientôt après au N. E., nous mîmes à l'ancre par 8 brasses fond de sable vaseux. L'*Isle Booby* nous restoit au S. 50^{d} E. à cinq milles, & les *Isles du Prince de Galles* s'étendoient du N. E. ¼ N. au S. 55^{d} E.; il sembloit y avoir entre ces isles un passage ouvert & sûr, qui s'étendoit du N. 46^{d} E. à l'E. ¼ N. E.

ANN. 1770. Août.

LE 24, à cinq heures & demie du matin, comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 brasses de l'anneau. Le vaisseau commença alors à chasser; je laissai tomber sur le champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage, avant qu'il se fût éloigné de plus d'une encablure de la bouée. J'envoyai sur le champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^d\ 30'$ S.: comme j'étois résolu de ne pas abandonner l'ancre, tant qu'il y auroit possibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une seconde fois, après dîner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réussi, nous mîmes une hansière à l'ancre, & au moyen de cette hansiere nous l'attachâmes au vaisseau: nous travaillâmes ensuite à la lever; mais à l'instant, où nous

allions y parvenir, la hansière s'échappa, & il fallut recommencer la besogne; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de suspendre nos opérations jusqu'au lendemain.

Le 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous suspendîmes l'ancre au bossoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre; nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec une brise de l'E. N. E. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10d 18' S., & notre longitude de 219d 39' O. Nous n'appercevions point alors de terre, mais à environ deux milles au Sud, il y avoit un grand banc de sable, sur lequel la mer brisoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie est à sec à la marée basse. Il s'étend au N. O. & au S. E., & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé

Ann. 1770. Août.

l'ancre jusqu'à ce tems, nous eûmes 9 brasses d'eau, mais bientôt la sonde n'en rapporta plus que sept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau, qui étoit en avant, nous signala un bas-fond. Sur le champ nous laissâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous, nous vîmes presque de tout côté un bas-fond sur lequel le vent & la marée portoient en même tems. Le vaisseau étoit sur un fond de 6 brasses, mais en sondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demi-encablure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'O. jusqu'au S. O.; de sorte que pour sortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment

de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demi-encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fît signal qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, gîsent à une brasse ou deux au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures; j'envoyai le Maître sonder au S. & au S. E.: sur ces entrefaites, comme le vaisseau évitoit, je levai l'ancre & je portai d'abord au Sud à petites voiles, & tournant ensuite à l'Ouest, j'échappai encore au danger: au coucher du soleil, nous mîmes à l'ancre par

ANN. 1770. Août. 10 brasses, fond de sable, ayant un vent frais de l'E. S. E.

LE 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous portâmes à l'Ouest après avoir, comme à l'ordinaire, envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je découvrisse la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée*, où je projettois de toucher s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis, car à midi l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au $10^{d}\ 10'$ de latitude S. par observation, & au $220^{d}\ 12'$ de longitude O.; nous n'appercevions point de terre. Nous continuâmes de porter à l'Ouest jusqu'au coucher du soleil, la sonde rapportant de 27 à 23 brasses. Nous

diminuâmes alors de voiles & nous serrâmes le vent pendant la nuit, quatre heures sur une bordée & quatre heures sur une autre. Le 27, à la pointe du jour, nous forçâmes de voiles en gouvernant O. N. O. jusqu'à huit heures, & ensuite N. O. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 56' Sud; notre longitude de 221^d O., & la variation de l'aiguille, de 2^d 30' E. Nous suivîmes notre route au N. O. jusqu'au coucher du soleil; nous diminuâmes alors de voiles une seconde fois, & nous serrâmes le vent au plus près au Nord; notre profondeur d'eau étoit de 21 brasses. A huit heures nous virâmes de bord, & nous portâmes au Sud jusqu'à midi que nous gouvernâmes au Nord à petites voiles jusqu'à la pointe du jour du 28. Les sondes rapportoient de 25 à 17 brasses; l'eau devenoit basse par degrés, à mesure que nous avançions

ANN. 1770. Août.

au Nord. A ce tems, nous forçâmes de voiles & nous mîmes le cap au Nord afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avions fait voile jusqu'à midi, l'eau avoit diminué insensiblement de 17 à 12 brasses, fond de pierre & de coquilles. Nous étions au 8^{d} 52′ de latitude S. par observation, c'est-à-dire dans le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée;* mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au Sud, &, suivant mon estime, nous en étions éloignés d'un degré à l'Ouest; c'est pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au Nord. Nous trouvâmes la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune assez semblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord allarmé, craignant que nous ne fussions parmi des bas-fonds; mais

en sondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit aussi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinèrent cette écume, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microscope, sembloit consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la *conferva*; nos Naturalistes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisoient point l'odeur propre aux substances animales. Le même phénomène avoit été observé sur les côtes du *Brésil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais nous ne l'avions jamais remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se per-

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

cha la nuit ſur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiſeau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure groſſière ſous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande.* Voyez ſes Voyages, vol. III. pag. 98. tab. des oiſeaux, fig. 5.

NOUS continuâmes à porter au Nord avec un vent frais de l'E. ¼ S. E. juſqu'à ſix heures du ſoir, ayant des ſondes très-irrégulières & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 braſſes. A quatre heures nous avions découvert de la grande hune, la terre qui nous reſtoit au N. O. ¼ N.; elle ſembloit être très-baſſe & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Nous ſerrâmes alors le vent au plus près juſqu'à ſept heures; nous virâmes enſuite de bord & nous mîmes le cap au Sud juſqu'à minuit. A ce tems nous virâmes vent arrière, & nous

gouvernâmes au Nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau, & nous portâmes N. N. O., en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. ¼ S. E. Nos sondes, pendant la nuit, furent très-irrégulières de 7 à 5 brasses; nous nous trouvions tout à coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite isle basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. ¼ N. O., à 5 milles. Cette isle gît au 8^d 13′ de latitude S., & au 221^d 25′ de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthelemi* & de *Whermoysen*. Nous gouvernâmes alors ayant 5 à 9 brasses au N. O. ¼ O., O. N. O.,

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770. Août.

O. ¼ N. O., O. ¼ S. O., & S. O. ¼ O. ſuivant la direction de la terre; & quoique, ſuivant mon eſtime, nous n'en fuſſions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant elle étoit ſi baſſe & ſi unie, que nous pouvions à peine l'appercevoir de deſſus le tillac. Elle paroiſſoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, nous crûmes y diſtinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en pluſieurs endroits, ce qui nous fit connoître que cette partie du pays eſt habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous reſtoit au S. 79^d O. Notre latitude, par obſervation, étoit de 8^d 19′ S., & notre longitude de 221^d 44′ O. Nous avions au N. 74^d E. à 20 milles, l'iſle de *Saint-Barthelemi.*

APRÈS avoir gouverné ſix milles

au S. O. ¼ O., nous rencontrâmes un bas-fond à ſtribord; j'envoyai l'eſquif pour le ſonder, & en même tems je gouvernai au large juſqu'à quatre heures en ſerrant le vent. Quoique nous euſſions parcouru ſix milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai enſuite au S. O. quatre milles plus loin; mais trouvant toujours un bas-fond, je mis à la cape & je rappellai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour, nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & l'eſquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 braſſes d'eau dans l'endroit où j'avois ordonné de ſonder, je ſerrai enſuite le vent le cap au large, & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

ENTRE une & deux heures, nous dépaſsâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite iſle qui ſemble la mettre à l'abri des vents du Sud;

ANN. 1770. Août.

mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question, parce que le vent Sud-Est souffle directement dans la baie, & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

NOUS portâmes au large jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre; la profondeur de l'eau étoit montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant six brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. ¾ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. ¼ S. O.; mais, comme nous avions 5 brasses & demie d'eau,

d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. ¼ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous appercevions de dessus le tillac : nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore très-basse & couverte de bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, & l'appellèrent *Sea-Saw-Dust (Sciure de mer)*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 8^{d} 30′ S., notre longitude de 222^{d} 34′ O., & l'*Isle Saint-Barthelemi* nous restoit au N. 69^{d} E. à soixante-quatorze milles.

COMME les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on trouvera dans

ANN. 1776. Août.

ma carte la route du vaiſſeau & nos différentes ſondes, il ſuffira de dire ici que, juſqu'au 3 Septembre, nous continuâmes notre direction au Nord avec une eau très-baſſe, ſur un banc de vaſe, & à une telle diſtance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaiſſeau. Pendant ce tems, nous fîmes pluſieurs tentatives inutiles, pour en approcher; & ayant perdu ſix jours d'un bon vent, & ſachant que la mouſſon S. E. étoit ſur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous réſolûmes de conduire le vaiſſeau auſſi près de la côte qu'il ſeroit poſſible; & enſuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinaſſe pour examiner les productions du pays & la diſpoſition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, nous eûmes une petite briſe qui ſouffloit de la côte, & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des

arbres, buiſſons & herbages dont le terrein étoit couvert : cette odeur reſſembloit un peu à celle du benjoin. Le 3 Septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. ¼ N. E. au S. E., à environ quatre lieues de diſtance; & nous courûmes deſſus avec un vent frais de l'E. S. E., & de l'E. ¼ S. E. juſqu'à neuf heures; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant trois braſſes d'eau, & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinaſſe en mer, & je m'embarquai avec onze perſonnes bien armées, parmi leſquelles étoient le Docteur Solander, M. Banks & ſes domeſtiques. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau étoit ſi baſſe que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges; nous traversâmes le reſte du chemin à gué, après avoir laiſſé deux des matelots pour prendre ſoin du bateau : juſqu'ici nous n'avions décou-

ANN. 1770. Septembre.

vert aucuns signes d'habitans dans cet endroit, mais dès que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récens, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cens verges de l'endroit où nous avions débarqué; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, mais ils portoient beaucoup de fruit, & près de-là il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs

de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais, jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance de-là, nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges; ils coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus, lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui brûloit comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous: comme nous n'avions

ANN. 1770. Septembre.

point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb : il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite ; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer, ce qui nous auroit forcés de nous défendre nous mêmes contre leur attaque ; c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, & que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge, cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre curiosité & nos desirs, & que

je vis qu'il étoit impoſſible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la deſtruction des Indiens n'étoit plus néceſſaire à notre propre défenſe, & nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots, qui étoient à bord, faiſoient ſigne qu'un plus grand nombre d'Inſulaires s'approchoient, & avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes pluſieurs qui venoient autour d'une pointe, à la diſtance d'environ cinq cens verges. Suivant toute apparence, ils avoient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car, dès qu'ils nous apperçurent, ils firent halte & ſembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau & nous la paſsâmes à gué juſqu'au bateau; ils reſtèrent à leur poſte ſans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord,

ANN. 1779. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

nous ramâmes vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient alors être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande;* ils sont à peu près de la même taille, & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entièrement nuds, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems ils nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il

en part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal

faites, d'une lame de bambou rouge & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force, car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à peu près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande*.

CET endroit gît au 6d 15′ de latitude Sud, à environ soixante-cinq lieues au N. E. du port *Saint-Augustin* ou *cap Walche*, & il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Colta de S. Bonaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte

d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plane très-florissans, quoique les noix de cocos fussent vertes & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buissons qui sont communs aux isles de la mer du Sud, à la *Nouvelle-Zélande* & à la *Nouvelle-Hollande*.

BIENTÔT après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord & nous fîmes voile à l'Ouest, je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des Officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre, & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme

Ann. 1770. Septembre.

injuste & cruelle. D'ailleurs les Naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisions que débarquer sur la côte, dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété, si nous tâchions de l'envahir; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux, peut-être aussi quelques-uns de nos gens, auroient été la victime de cette entreprise. J'aurois été bien fâché d'user d'une pareille violence, même pour nous procurer des choses nécessaires à la subsistance de l'équipage; & certainement il auroit été très-criminel de l'employer pour deux ou trois cens noix de cocos vertes qui ne pouvoient nous donner qu'un plaisir passager. Je pouvois, il est vrai, avancer le long de la côte, plus loin au Nord & à l'Ouest, & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près

de terre pour couvrir de son artillerie, ceux de nos gens qui débarqueroient; mais cette ressource ne remédioit qu'à une partie des inconvéniens, puisqu'en nous mettant en sûreté, elle eût probablement été fatale aux Indiens. D'ailleurs, nous avons lieu de croire, qu'avant de trouver cette place, nous aurions été portés si loin à l'Ouest, que nous aurions été obligés d'aller à *Batavia*, par le côté septentrional de l'isle de *Java*, & je ne pensois pas que cette route fût aussi sûre que celle de la côte méridionale de la même isle par le détroit de *la Sonde*. Le vaisseau avoit tant de voies d'eau, que je doutois s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia*; autre raison qui m'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant que nous n'avions aucune découverte à attendre dans des mers qui ont déjà été parcourues, & où chaque côte a été

ANN. 1770. Septembre.

marquée par les Géographes Hollandois. Les Espagnols, ainsi que les Hollandois, semblent avoir navigué tout autour des isles de la *Nouvelle-Guinée*, puisque presque toutes les places, tracées dans la carte, ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai visitée, avec les cartes qu'on trouve dans l'ouvrage françois intitulé : *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, & publié en 1756, & je les ai trouvées assez exactes : cependant je ne sais par qui & quand elles ont été dressées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y soient représentées comme deux pays séparés, le récit qui les accompagne laisse en doute ce point. Je ne prétens pas avoir d'autre mérite dans cette partie du voyage, que d'avoir établi d'une manière incontestable la vérité de ce fait.

COMME les deux pays sont situés près l'un de l'autre, & que l'espace intermédiaire est rempli d'isles, il est raisonnable de supposer que la population de ces contrées tire sa source d'une commune origine : cette communication entr'elles ne paroît pourtant pas s'être soutenue ; car dans ce cas les noix de cocos, le fruit à pain, le fruit du plane & les autres fruits de la *Nouvelle-Guinée*, également nécessaires à la subsistance de ces peuples, auroient sûrement été transplantés dans la *Nouvelle-Hollande* ; cependant on n'y en trouve aucune trace. L'Auteur de l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes*, dans la Relation du Voyage de *le Maire*, a donné un vocabulaire du langage qu'on parle sur une isle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne* ; en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprîmes dans la *Nouvelle-Hollande*, nous trouvâmes que les

ANN. 1770. Septembre.

deux langues ne font pas les mêmes. Si donc par la fuite on reconnoiffoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée*, on auroit lieu de fuppofer que ces deux pays tirent leur population de la même fource; & que, malgré leur proximité, les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ont une origine différente.



CHAPITRE



CHAPITRE VIII.

Passage de la Nouvelle-Guinée *à l'Isle de* Savu. *Ce que nous fîmes dans cette Isle.*

DEPUIS le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'Ouest, & pendant tout ce tems nous tînmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autrefois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6^{d} 44′ de latitude S. & au 223^{d} 51′ de longitude O. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76^{d} O., & nous fîmes cent vingt milles à l'Ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7^{d} 25′ S. & notre longitude de 225^{d} 41′ O., ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses. ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

Le 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance, & à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois débarqué sur cette isle qui ne paroissoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est ce qui me fit craindre de tomber sous le vent, où je pourrois trouver une eau basse & un fond dangereux. Ces isles ne sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les isles *Arrou.* Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée;* j'ai reconnu que la partie méridionale de ces isles, gît

au 7d 6′ de latitude S. & au 225d de longitude O.

NOUS continuâmes à gouverner à l'O. S. O., en faisant quatre milles & demi par heure, jusqu'à dix heures du soir. Nous avions alors 42 brasses; à onze heures nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure, 49, & à trois, 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. ¼ N. O., à cinq & six lieues. A midi, elle nous restoit du N. à l'O., à peu près à la même distance; elle sembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des isles *Arrou;* mais elle gît un degré plus au Sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, & suivant notre latitude, c'est *Timor*

Ann. 1770. Septembre.

Laoet. Nous sondâmes & nous n'avions point de fond à 50 brasses.

COMME les cartes ne m'apprenoient point quelle étoit la terre que je voyois sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au Sud, d'autant que le tems étoit si brumeux, que nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin, je gouvernai au S. O., & à quatre heures, nous perdîmes l'isle de vue. Je fus sûr alors qu'aucune partie de cette terre n'est située au Sud du 8^{d} 15′ S. Je continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une brise fraîche du S. E. ¼ E., & de l'E. S. E. Nous sondâmes à toutes les heures, sans rencontrer de fond à 120 brasses.

LE 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & ensuite O. ¼ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au 9^{d} 30′ de latitude S., &

au 229^{d} 34$'$ de longitude O. D'après la route que nous avons suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Isles de Weasel*, qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande*; cependant nous ne vîmes rien; ainsi il faut croire qu'elles ont été placées d'une manière fautive. On n'en sera pas surpris si l'on considère que non-seulement ces isles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différens tems, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siècle après. Il faut remarquer en outre que les Navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

NOUS continuâmes notre route en gouvernant à l'Oueſt juſqu'au ſoir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par pluſieurs azimuths, étoit de 12^{d} O., & par amplitude de 5^{d} O. Le 9, à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 9^{d} 46$'$ S., & notre longitude de 232^{d} 7$'$ Oueſt. Pendant les deux derniers jours, nous avions gouverné directement à l'Oueſt; cependant nous reconnûmes par obſervation que nous avions fait ſeize milles au Sud, ſix milles depuis le midi du 6 juſqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour juſqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au Sud. Au coucher du ſoleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2^{d} O., & en même tems nous apperçûmes une terre très-haute qui nous reſtoit au Nord-Oueſt.

Ann. 1770. Septembre.

Le matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au ſoir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d} 1' Sud, quinze milles au Sud de celle que nous donnoit le lock. Nous étions, par obſervation, au 233^{d} 27' de longitude O. Afin de découvrir plus diſtinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. juſqu'à quatre heures du matin du 11, que le vent ſauta au N. O. & à l'O., & nous fit gouverner au Sud juſqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du ſoleil, la terre nous avoit paru s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi, nous la voyions ſe prolonger à l'O. juſqu'à l'O. ¼ S. O. ½ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. ¼ N. E. Nous étions alors bien aſſurés que la première terre que nous

Ann. 1770.
Septembre.

avions vue étoit *Timor*. La dernière isle que nous venions de dépasser, porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut*. *Laoet* est un mot de la langue Malais qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'isle. La partie méridionale gît au 8d 15′ de latitude S., & au 228d 10′ de longitude O.; mais dans les cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes depuis le 8d 30′, jusqu'au 9d 30′. Il est possible, il est vrai, que la terre que nous découvrîmes soit quelqu'autre isle, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire, car si *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9d 37′ de latitude S., & par une observation du soleil & de la lune, au 233d 54′ de longitude Ouest. Nous étions le jour précédent par les 233d 27′; le lock donnoit précisément la même diffé-

rence de 27', d'où il ſuit que l'obſervation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi nous courûmes ſur la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui au coucher du ſoleil, s'étendoit du S. O. ½ O., au N. E. Nous ſondâmes alors & nous ne trouvâmes point de fond par 140 braſſes. A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une ſeconde fois & portâmes ſur la terre, & le lendemain, 12, à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 9^d 36' S. Ce même jour nous vîmes de la fumée ſur la côte en pluſieurs endroits, & pendant la nuit nous avions apperçu des feux. La terre paroiſſoit très-haute & diſpoſée en collines s'élevant par degrés les unes au-deſſus des autres. Les collines ſont en général couvertes de bois épais,

Ann. 1770. Septembre.

mais nous pouvions y distinguer des clarières d'une étendue considérable & qui sembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions à un demi-mille de la côte par 16 brasses d'eau, en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse. Ce golfe gît au 9^d 34′ de latitude S., & c'est probablement le même dans lequel Dampierre entra avec sa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la grève, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui, suivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée & beaucoup de palétuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est platte sur le rivage & semble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du

pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'apperçussions dans cette partie de l'isle ni plantations ni maisons, la fertilité du sol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

ANN. 1770. Septembre.

QUAND nous fûmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. ¼ E. à l'O. ¼ S. O. ½ S. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité Sud-Ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du Sud; nous re-

ANN. 1770. Septembre.

virâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à l'Ouest. Le vent sauta bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au Sud une seconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, mesurée par amplitude, étoit de 1d 10′ O., & par azimuth, de 1d 27′. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 9d 45′ S., & notre longitude de 234d 12′ O.; nous étions alors à environ sept lieues de la terre, qui s'étendoit du Nord 31d E. à l'O. S. O. ½ O.

NOUS avançâmes lentement à l'Ouest avec de légères brises de terre qui soufloient de l'O. ¼ N. O. pendant quelques heures le matin, & des brises de mer du S. S. O. & du S. Le 14, à midi, nous étions à six ou sept lieues de la terre qui se prolongeoit du N. ¼ N. E. au S. 78d O.; nous voyions toujours sur la terre

basse & sur les montagnes qui sont par-derrière, de la fumée en plusieurs endroits pendant le jour & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au lieu de terres plates & couvertes de palétuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la grève. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusque sur le sommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, & nous fûmes fort surpris

de ne voir ni hommes ni bétail.

ANN. 1770. Septembre.

NOUS suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite isle, appellée *Rotte;* & à midi, l'isle *Semau (Simao*, suivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous restoit au N. O.

DAMPIERRE, qui a donné une description fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long & seize de large, & que sa direction est à peu près N. E. & S. O. J'ai trouvé que le côté oriental de l'isle court presque N. E. ¼ E. & S. O. ¼ O. & que l'extrémité méridionale gît au $10^d\ 23'$ de latitude S. & au $236^d\ 5'$ de longitude O. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté oriental, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument sans dan-

ger. La terre qui eſt bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, eſt baſſe dans un eſpace de deux ou trois milles en dedans du rivage & entrecoupée en général de criques ſalées: par derrière la terre baſſe il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-deſſus des autres à une hauteur conſidérable. Nous gouvernâmes O. N. O. juſqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de diſtance de la pointe Nord de *Rotte*. Nous mîmes le cap au N. N. O., afin de paſſer entre cette iſle & celle de *Semau;* après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au N. O. & à l'O., à ſix heures, nous étions hors de toutes les iſles. A ce tems, la partie méridionale de *Semau*, qui gît au 10^d $15'$ de latitude S., nous reſtoit au N. E. à quatre lieues, & l'iſle de *Rotte* s'étendoit au S. juſqu'au S. 36^d O. L'extrémité ſeptentrionale de cette

isle & la pointe Sud de *Timor* sont situées au N. ½ E. & au S. ½ O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité Ouest du passage entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites isles, dont l'une est près de la côte de *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau;* on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel nous passâmes. L'isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs grèves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à peu près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir,

ANN. 1770. Septembre.

soir, nous observâmes dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale & à d'autres en étoit très-différent : il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20d au-dessus de l'horison: son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. À travers & en dehors de cette première couleur, passoient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à peu près au même instant comme ceux de l'aurore boréale ; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on observe dans ce phénomène. Le milieu de la lueur nous restoit au S. S. E. du vaisseau, & elle dura sans que son brillant diminuât jusqu'à minuit ; nous nous retirâmes alors pour nous coucher, & je ne puis

ANN. 1770.
Septembre.

pas dire combien elle continua de tems après.

Après avoir dépassé toutes les isles qui sont placées entre *Timor* & *Java*, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'Ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin, 17, que nous apperçûmes, sans nous y attendre, une isle qui nous restoit à l'O. S. O. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement dessus, & à dix heures nous étions près de son côté septentrional; nous y apperçûmes des maisons, des cocotiers, & nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions pas résister, d'autant que plusieurs de nos gens se portoient assez mal

& murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroissoient si fort en état de nous fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie & le mécontentement qui se répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon second Lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux Naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval qui sembloient se promener sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'isle, & nous espérâmes que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances désagréables qui sui-

ANN. 1770. Septembre.

vent toujours les premières entrevues avec des ſauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anſe ſablonneuſe, près de quelques maiſons, & il rencontra huit ou dix Inſulaires qui, par leur habillement & leur figure, reſſembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient ſans armes; l'un d'eux conduiſoit un âne. Ils invitèrent poliment M. Gore à deſcendre à terre, & ils conversèrent avec lui par ſignes; mais ils ne purent guères s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaisseau. Cependant, je le renvoyai une ſeconde fois avec de l'argent & des marchandiſes, afin d'acheter au moins, s'il étoit poſſible, quelques rafraîchiſſemens pour les malades; le Docteur

Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je louvoyai avec le vaiſſeau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous apperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'Européenne, portant un habit bleu, une veſte blanche & un chapeau bordé; ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua; mais ils ſe promenèrent en regardant le vaiſſeau avec beaucoup de curioſité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de perſonnes à pied ſe raſſembler autour de nos gens, & nous remarquâmes, avec beaucoup de plaiſir, qu'on portoit pluſieurs noix coco dans le bateau; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque eſpèce de commerce.

ANN. 1770. Septembre.

APRÈS que le bateau eut reſté à terre environ une heure & demie, il

Ann. 1770. Septembre.

nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller; nous portâmes directement de ce côté & le bateau qui nous suivoit arriva bientôt à bord. Le Lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques-uns des principaux personnages de l'isle qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco, parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent, mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les Naturels du pays, pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux, tracèrent sur le sable une représentation grossière d'un havre au-dessous du vent & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnèrent aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une

grande quantité de moutons, de cochons, de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entr'eux prononçoient souvent le mot de *Portugais* & faisoient mention de *Larntuca* sur l'isle d'*Ende*. D'après cette circonstance, nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'isle, & un de nos gens, Portugais de naissance, qui étoit dans notre bateau, entreprit de converser dans sa Langue avec les Indiens; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savoient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renseignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts; notre Portugais imagina à l'instant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le

ANN. 1770. Septembre.

bateau se rembarquoit pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança, mais l'Officier n'ayant pas sa *commission* sur lui, crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte, par 38 brasses, fond de sable net. La pointe septentrionale de la baie nous restoit au N. 30^{d} E. à deux milles & demi, & nous avions au S. 63^{d} O. la pointe Sud ou l'extrémité O. de l'isle. Lorsque nous entrâmes dans la baie ; nous découvrîmes une grande ville Indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après, nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon Hollandois & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cependant

notre chemin tant que nous eûmes fond, & quand il nous manqua, nous mîmes à l'ancre.

ANN. 1770. Septembre.

LE 18, dès qu'il fut jour, nous apperçûmes le même pavillon sur la grève vis-à-vis du vaisseau ; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette isle, & j'envoyai à terre M. Gore, mon Lieutenant, rendre visite au Gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu, en débarquant, par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marchèrent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'isle, à qui

Ann. 1770. Septembre.

il dit par un Interprète Portugais, que notre bâtiment étoit un vaiſſeau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & qu'ayant pluſieurs malades à bord, nous avions beſoin de quelques-uns des rafraîchiſſemens que l'iſle fournit. Sa Majeſté répliqua qu'elle étoit diſpoſée à nous procurer tout ce que nous deſirions, mais que par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, elle ne pouvoit commercer avec aucun autre peuple, ſans avoir au préalable obtenu ſon conſentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander ſur le champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le ſeul blanc de l'iſle. Il envoya à cet homme, qui réſidoit à quelque diſtance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : ſur ces entrefaites, M. Gore me dépêcha un de ſes gens pour

m'apprendre sa position & l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le Résident Hollandois vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avoit adressée; il s'appelloit *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit la même personne que nous avions vue à cheval habillée à l'européenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, & il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter des Naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainsi que le Roi & plusieurs Indiens de sa suite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner; mais ils desirèrent qu'on laissât deux de nos gens à terre, à quoi mon Lieutenant consentit.

ILS vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je

ANN. 1770. Septembre.

leur fils de le partager avec eux. J'imaginois que fur le champ ils alloient s'asseoir, mais le Roi parut héfiter, & enfin il dit un peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs fouffririons que lui qui étoit d'une couleur différente s'afsît en notre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt fes fcrupules, & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas d'Interprètes; le Docteur Solander & M. Sporing favoient affez l'Hollandois pour converfer avec M. Lange, & plufieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des Naturels du pays qui entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner confiftoit en mouton, & le Roi témoigna le defir d'avoir un de ces animaux: quoiqu'il ne nous en reftât qu'un, nous le lui préfentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea

à demander un chien anglois, & M. Banks lui donna poliment son lévrier. Ann. 1770. Septembre.
M. Lange nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes, & sur le champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'isle abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles, que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la grève afin que nous pussions en acheter autant que nous le desirions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres; ils furent reçus sur le pont, par nos soldats de marine sous les armes comme ils l'avoient été lors de leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité & les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, & il fut

ANN. 1770. Septembre.

fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la manière dont ils bandoient leurs fusils. La première fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisoient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes quand ils partirent, & nous les saluâmes de neuf coups de canons auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks & Solander allèrent à terre avec eux, & les accompagnèrent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes; ces maisons consistent uniquement en un toît couvert de feuilles de palmier & soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à

nos Naturalistes un peu de leur vin de palmier qui étoit le suc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une saveur douce, qui n'étoit pas désagréable; MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

LE matin du 19, j'allai à terre, avec M. Banks & plusieurs des Officiers, pour rendre au Roi la visite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majesté & les Insulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée, construite, ainsi que deux ou trois autres, par la Com-

Ann. 1770. Septembre.

pagnie Hollandoise; elles sont distinguées de celles des Naturels du pays, par deux pièces de bois ressemblant à une paire de cornes de vache; il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toît. L'Indien dont nous avons parlé plus haut, vouloit certainement représenter ces pièces de bois quand il croisoit ses doigts; mais notre Portugais, qui étoit bon catholique, y vit un signe de croix, & vouloit nous persuader par cette raison que ses compatriotes avoient un établissement dans l'isle. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espèce, que nous échangerions contre les rafraîchissemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permission

permiſſion de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette propoſition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les Naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'iſle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à ſon retour.

ANN. 1770. Septembre.

COMME la matinée étoit fort avancée & que nous n'étions pas diſpoſés à retourner à bord & à manger des ſalaiſons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majeſté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ſes ſujets de nous les apprêter. Il

répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remercimens, & sur le champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

LE dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vase fait de feuilles de palmier & rempli d'eau, qui nous donna à laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour

des plats & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la perſonne qui donnoit le repas, de s'aſſeoir avec ſes hôtes; mais que ſi nous ſoupçonnions que les mets fuſſent empoiſonnés, il viendroit en goûter. Nous déclarâmes à l'inſtant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux Indiens de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs uſages d'hoſpitalité. Le premier Miniſtre & M. Lange nous tinrent compagnie, & nous fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens, & le bouillon aſſez bon; mais les cuillers, faites de feuilles de palmier, étoient ſi petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en ſervir. Après dîner, nous fîmes paſſer notre vin à la ronde; nous demandâmes une ſeconde fois le Roi, pen-

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

sant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous eûmes dîné nous quittâmes la maison, & les matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin échauffe & dilate ordinairement le cœur, nous saisîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentoient les effets pour

parler de rechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention jusqu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, Agent de la Compagnie, nous fit part alors, avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'isle où nous étions alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus longtems qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

de palmier & des petits rafraîchiſſemens qu'on pourroit nous fournir.

Nous pensâmes tous que cette lettre avoit été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit inventé ces défenſes que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux Naturels du pays, il eſpéroit les détourner à ſon avantage.

Nous apprîmes le ſoir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais ſeulement un petit nombre de moutons qu'on avoit remmenés avant que nos gens, qui étoient allé chercher de l'argent, puſſent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une eſpèce de ſirop fait de ſuc de palmier, qui étoit fort ſupérieur aux melaſſes & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes

à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les Naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché jusques-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'instant vers la grève, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'apperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange qui savoit assez que je ne réussirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les Naturels étoient mécontens de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or pour leurs marchandises, & que sans cet expédient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répliquer; il se

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

leva bientôt après & nous revînmes tous à bord, fort mécontens de l'issue de nos négociations. Pendant le courant de la journée, le Roi avoit promis qu'on nous ameneroit le lendemain du bétail & des moutons au rivage, & il nous avoit donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'Agent de la Compagnie. Il nous dit que les buffles étoient fort loin dans l'intérieur du pays, & que jusqu'alors il n'y avoit pas eu assez de tems pour les amener.

LE lendemain au matin, 20, nous débarquâmes encore. Le Docteur Solander alla à la ville pour parler à Lange, & je restai au rivage afin de voir quelles provisions on pourroit y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui nous avions donné le nom de premier Ministre, parce qu'il paroissoit avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts,

je lui offris une lunette, mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle; j'en demandai le prix & on me répondit qu'il étoit de cinq guinées, c'est-à-dire, deux fois autant qu'il valoit; cependant j'en offris trois. Je crus m'appercevoir que le Maître du buffle pensoit que je le payois assez bien, mais il dit qu'il devoit avertir le Roi de ce que je lui avois offert, avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur le champ un messager à Sa Majesté, qui répondit que le buffle ne seroit pas vendu pour moins de cinq guinées. Je refusai absolument d'en donner ce prix, sur quoi on dépêcha un second messager qui resta plus long-tems que le premier. Tandis que j'attendois son retour, je fus fort surpris de voir le Docteur Solander revenir de la ville suivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étoient armés de fusils & d'autres de lances. Lorsque je demandai la

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

raiſon de cette apparence d'hoſtilité, le Docteur me dit que M. Lange lui avoit expliqué un meſſage du Roi, qui portoit que ſes ſujets ne commerceroient point avec nous, parce que nous avions refuſé de leur payer leurs marchandiſes au-delà de la moitié de leur valeur, & que paſſé ce jour-là on ne nous permettroit plus de rien acheter en aucune manière. Outre les Officiers qui commandoient le détachement, il y avoit avec eux un homme né à *Timor*, de parens Portugais, & que nous reconnûmes enſuite pour être une eſpèce de Collègue du Facteur Hollandois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en ſubſtance ce que le Docteur Solander avoit appris de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un artifice employé par le Facteur pour nous arracher de l'argent, & qu'il nous avoit déjà préparés à cette

exaction par la prétendue lettre reçue de *Conçordia*. Pendant que nous délibérions sur les mesures que nous avions à prendre, le Portugais, afin d'accomplir plutôt son projet, commença à renvoyer les Indiens qui avoient apporté les volailles & le sirop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux sur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ses regards qu'il n'approuvoit pas ce qui se passoit; c'est pourquoi je le pris par la main, & je lui présentai un grand sabre. Ce présent eut des suites favorables pour nous; il accepta le sabre avec un transport de joie, il l'agita sur la tête du Portugais, qui se mit à trembler; & il lui ordonna, ainsi qu'à l'Officier qui commandoit le détachement, de s'asseoir derrière. Les Indiens, qui malgré les spécieux prétextes des injustes Facteurs de la Compagnie Hollan-

Ann. 1770. Septembre.

doiſe, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions beſoin, & qui paroiſſoient deſirer avec plus d'ardeur nos marchandiſes que notre argent, profitèrent à l'inſtant de l'occaſion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approviſionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles, dont l'un ne peſoit pas plus de cent ſoixante livres; mais j'en achetai ſept autres à beaucoup meilleur marché, & j'aurois pu m'en procurer autant que je le deſirois au prix que j'aurois voulu fixer, car on les amenoit alors en troupeaux ſur le rivage. Lange partagea ſûrement les profits des deux premiers qui me coûtèrent ſi cher; il eſpéroit également avoir part à la vente des autres; c'eſt pour cela qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les Naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous cé-

dèrent dans la ſuite, & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'Agent de la Compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier Miniſtre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûtèrent qu'un fuſil la pièce, & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaiſſeau. ANN. 1770. Septembre.

LES rafraîchiſſemens que nous prîmes, conſiſtoient en neuf buffles, ſix moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de cocos, pluſieurs douzaines d'œufs dont la moitié ſe trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de gallons de ſirop de palmier.

Fin du ſeptième Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſeptième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.

Fin de la Table du septième Volume.